
3 1761 07873153 6

L'ÉCOLE DES AMANTS

Il a été tiré de cet ouvrage sur papier vergé

50 exemplaires numérotés

CLAUDE ROLAND & PIERRE MORGAND

L'Ecole des Amants

COMÉDIE EN 3 ACTES

Représentée pour la première fois, à la Comédie-Parisienne *le 19 décembre 1898*

Direction : Henry BURGUET

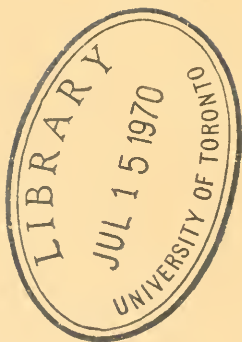


PARIS

C. JOUBERT, ÉDITEUR

25, Rue d'Hauteville, 25

1899


LIBRARY
JUL 15 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A Henry BURGUET

C. R.

P. M.

PERSONNAGES

PAUL ANCELIN...............	MM.	Pierre Achard.
VICTOR RIVET................		Bullier.
RAYMONDE AUBERT	Mmes	Gabrielle Berny.
ALICE DORIGNY...............		Blanche Toutain.
MADAME AUBERT		Blanche Méry.
JULIE........................		Suzanne Rozier.
1re Femme de Chambre........		Deganne.
2e Femme de Chambre........		Barcey.

S'adresser pour la mise en scène à M Mories régisseur de la Comédie-Parisienne.

ACTE PREMIER

DÉCOR

—

Un salon luxueux. — Au fond porte à deux battants. — Idem à gauche et à droite. — A droite, une cheminée avec pendule et candélabres — Un secrétaire. — Une petite bibliothèque contenant des partitions — Un piano garni d'une housse. — Chaises, fauteuils canapé, petites tables, corbeilles de fleurs, etc. — Au plafond un lustre.

La scène se passe à Paris de nos jours.

L'ÉCOLE DES AMANTS

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Au lever du rideau Raymonde est assise, un livre à la main. Quelques secondes s'écoulent ; une bonne apparaît à la porte du fond.

RAYMONDE, RIVET, LA BONNE

LA BONNE, annonçant.

Monsieur Rivet.

A peine la bonne l'a-t-elle annoncé que Rivet se précipite dans le salon. C'est un homme de 48 à 50 ans : cheveux grisonnant aux tempes, moustaches teintes et cirées ; il est vêtu avec une grande recherche et porte un monocle.

RIVET

Ma chère Raymonde !

Il saisit la main de Raymonde comme pour la porter à ses lèvres

RAYMONDE, retirant sa main.

Pardon. A la bonne Veuillez prévenir maman que monsieur Rivet désire lui parler.

LA BONNE

Bien, Mademoiselle. (Elle sort).

SCÈNE II

RAYMONDE, RIVET

RIVET

Mais, ma chère Raymonde...

RAYMONDE

Il est plus convenable que ma mère assiste à notre entretien.

RIVET

Permettez-moi, ma chère Raymonde, de vous dire que voilà un scrupule tant soit peu exagéré ; et puisque dans un mois...

RAYMONDE

Dans un mois je serai votre femme et pourrai vous permettre ce que mon devoir m'oblige à vous refuser aujourd'hui.

RIVET

Se peut-il, ma chère Raymonde, que vous ayez si peu de confiance en moi qu'à l'idée seule de m'accorder un quart d'heure d'entretien, vous...

RAYMONDE

Maman m'a dit qu'une jeune fille bien élevée ne devait pas rester seule avec un Monsieur.

RIVET

Ah ! elle vous a dit cela il y a six mois, votre maman.

RAYMONDE

Elle me le répétait encore hier.

RIVET

Ah ! elle... évidemment elle a raison, et je ne saurais qu'approuver les principes... mais, si vous saviez, Raymonde, j'ai tant de choses à vous communiquer.

RAYMONDE

Vous me les communiquerez quand maman sera là.

RIVET

Certainement.... mais... ce n'est pas la même chose.

RAYMONDE

En quoi ?

RIVET

En quoi ? (*à part*) ange ! ange ! (*Haut.*) En quoi ?.. c'est précisément là, ma chère Raymonde...

RAYMONDE

Ne m'appelez pas « chère. » voulez-vous ?

RIVET

Avec plaisir ! (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis ? — Certainement ma... euh !... Raymonde.

RAYMONDE

Ne m'appelez pas Raymonde, voulez-vous ?

RIVET

Alors comment faut-il que je vous appelle ?

RAYMONDE

Appelez-moi Mademoiselle, tout simplement

RIVET

Vous êtes cruelle.

RAYMONDE

Maman m'a dit qu'une jeune fille bien élevée ne devait jamais autoriser un Monsieur à l'appeler par son petit nom.

RIVET

Mais...

RAYMONDE

Elle me le répétait encore hier.

RIVET

Elle a mille fois raison ; et je ne saurais vous dire quelle respectueuse reconnaissance je lui garde d'avoir su conserver intacte cette fleur d'innocence qui... cette... enfin cette fleur d'innocence, et n'était la violence des sentiments que...

RAYMONDE, effrayée.

Je vous en prie, comprimez-les.

RIVET

Voilà six mois que je comprime ! six mois qu'auprès de vous je retiens les mots d'amour qui me montent aux lèvres ! six mois... Raymonde se lève). Eh bien, non ! non ! ne vous effrayez pas, ne vous en allez pas. (La faisant rasseoir). Je comprimerai, Mademoiselle je comprimerai encore. (Il se promène fiévreusement à travers la pièce). Savez-vous ce que j'ai fait, il y a six mois !

RAYMONDE

Non.

RIVET

Comme tout homme correct, je me suis d'abord informé du chiffre de votre dot. Il était superbe, et rien que ça m'aurait décidé, si auparavant je n'avais été séduit par tout le charme, toute la grâce qui émanent de vous ; — (Dès que la voix de Rivet devient caressante. Raymonde se lève de son siège). Aussi ai-je maintenant la conviction absolue que, même moins riche, même pauvre, vous auriez encore été ma femme ; car aucune ne m'a fait éprouver ce que j'éprouve en votre présence ; c'est comme... je ne sais pas... comme... (sur la déclaration de Rivet. Raymonde — effrayée — s'est dirigée vers la cheminée : au moment où elle étend la main vers la sonnerie électrique. Rivet s'écrie). Eh ! bien, non ! non ! ne sonnez pas ! je vous en prie, ne sonnez pas ! — je comprime ! Mademoiselle, vous voyez bien que je comprime de toutes mes forces.

RAYMONDE

Maman m'a dit...

RIVET

Je sais ce qu'elle vous a dit, votre mère ; elle vous a dit qu'une jeune fille élevée selon les principes d'une morale sévère ne devait, sous aucun prétexte, tolérer qu'un homme lui fasse directement l'aveu de sa passion et je ne saurais qu'approuver, qu'admirer les effets vraiment... admirables ! d'une prévoyance qui .. Enfin, Mademoiselle, je vous adore et — (Raymonde avance la main vers la sonnerie) non ! non ! ne sonnez pas — et je ne vous demande que de répondre à cette seule question : en toute conscience, êtes-vous persuadée que je sois à même de vous rendre heureuse ?

RAYMONDE

Si maman vous a accepté pour gendre, c'est qu'elle doit être convaincue que vous ferez le bonheur de sa fille.

RIVET

Oui... certainement ; mais... je vais vous dire, Mademoiselle : des amis à moi, de bons amis, de ceux en qui on peut avoir confiance, ont mis et mettent encore chaque jour un acharnement vraiment extraordinaire à me faire remarquer que je suis infiniment trop vieux et beaucoup trop laid pour plaire à une jeune fille de votre âge. Pour ce qui est de la laideur je ne les ai pas crus, non que je me trouve joli.. joli.., mais enfin.. Pour l'âge, c'est une autre affaire ; il est évident qu'il y a là une différence qui... bien qu'à tout prendre... enfin il y a une différence, et je vous avoue que ce n'est pas sans une certaine émotion que je vous demande : — Qu'avez-vous répondu à madame Aubert quand elle vous a fait part de mes intentions ?

RAYMONDE

J'ai répondu à maman que sa volonté serait la mienne.

RIVET, enthousiasmé.

Là ! ah ! Raymonde, que vous me rendez heureux !

RAYMONDE

Appelez-moi Mademoiselle.

RIVET

Je vous demande pardon. — Un mot encore : cette nouvelle existence, dans laquelle vous allez entrer, ne vous effraie-t-elle pas un peu ?

RAYMONDE

Pourquoi m'effraierait-elle ?

RIVET

Oh ! moi je ne sais pas ;.. mais j'ai souvent entendu les jeunes filles émettre des craintes au sujet de leurs futurs maris... Elles étaient préoccupées de connaître.. ce... ce qui se passait.. après.

RAYMONDE

Après quoi ?

RIVET, à part.

Candeur ! candeur !! (Haut). Alors, il ne vous est jamais arrivé, dans vos conversations du couvent, de vous entretenir de nos horribles défauts à nous autres hommes ?

RAYMONDE

Si, une fois, avec la mère supérieure. C'était la veille de mon retour ici. Elle m'a prise à part et, après m'avoir mise en garde contre les hypocrisies des jeunes gens qui me feraient la cour, elle m'a recommandé de ne jamais considérer dans l'homme... que le mari.

RIVET, à part.

Ou je ne m'y connais pas, ou cette enfant fera une parfaite honnête femme. — Et je m'y connais.

SCÈNE III

LES MÊMES plus Mme AUBERT et Alice DORIGNY. — Mme Aubert et Alice entrent par la porte de gauche.

Mme AUBERT, donnant la main à Rivet.

Bonjour, mon gendre. Vous m'excuserez, mais l'état de ma toilette s'opposait à ce que je me présentasse plus tôt. (Désignant Alice) Mademoiselle Alice Dorigny, la meilleure amie de Raymonde ; (Rivet s'incline) monsieur Victor Rivet, ex-attaché d'ambassade, chevalier de la Légion d'honneur, le fiancé de Raymonde.

Après s'être inclinée Alice ôte ses gants et son chapeau et va déposer le tout sur le piano. puis elle embrasse Raymonde et toutes deux causent ensemble.

Mme AUBERT, à Rivet.

Etes-vous passé chez le tapissier ?

RIVET

Oui.

Mme AUBERT

Bon. — Qu'avez-vous décidé pour les nuances de la chambre à coucher ?

RIVET

Rien encore.

Mme AUBERT

Qu'attendez-vous ?

RIVET

Mais... que mademoiselle Raymonde décide elle-même.

Mme AUBERT

Raymonde n'y connait rien. Avez-vous apporté les échantillons ?

RIVET, tirant de sa poche quelques liasses qu'il remet à Mme Aubert.

Voici.

ALICE, à Raymonde.

Viens-tu voir ?

Mme AUBERT, elle retourne un à un les échantillons. Elle est assise à une petite table. Rivet, Alice et Raymonde font cercle autour d'elle.

Rose... vert... réséda... Trop clair... j'ai une prédilection pour les couleurs un peu foncées...

RIVET

Mais...

Mme AUBERT

Violet... saumon... (Elle fait la grimace à chaque teinte, puis tout à coup :) Ah ! voilà votre affaire ! (elle montre l'échantillon) comment trouvez-vous cette nuance ? est-ce assez joli ?

RIVET, timidement.

Vous aimez le puce ?... c'est peut-être un peu vieux comme teinte.

Mme AUBERT

Un peu vieux ! — ma chambre est tendue comme ça. (Avec autorité) Vous prendrez puce.

RIVET

Très bien.

ALICE, bas à Raymonde.

Ça te plaît ?... tu ne dis rien ? mais c'est horriblement rococo !

RAYMONDE

Maman a bon goût.

Mme AUBERT, à Rivet.

Etes-vous passé chez Levasseur ? les modifications ont-elles été apportées ?

RIVET.

Oui.

M[me] AUBERT.

Quand je pense qu'il voulait nous donner des meubles en l... la. . comment dites-vous ça ?

RIVET

Laqué... en laqué blanc.

M[me] AUBERT

En laqué ! — non, c'est prodigieux ! en laqué !... et blanc encore. Si mon pauvre père voyait ça ! — en laqué ! non c'est trop drôle !... (elle rit.)

ALICE, se hasardant.

C'est pourtant joli... c'est frais... tout à fait ce qu'il faut pour une chambre d'amoureux.

M[me] AUBERT, sévèrement.

Eh bien, Mademoiselle! (à Rivet.) Vous prendrez du boule. Un bon lit, bien résistant, avec ornements de cuivre sur émail noir. C'est riche, ça meuble et ça dure ; les trois qualités indispensables à des meubles de gens sérieux. Ainsi tenez : ma chambre n'a pas bougé, et voilà bientôt trente-cinq ans que feu mon mari me l'a donnée. Du boule, c'est entendu.

RIVET

Mais ...

M[me] AUBERT

Assez !... vous aurez du boule.

RIVET, résigné.

C'est bien... nous aurons du boule.

ALICE, bas à Raymonde.

C'est grotesque.

RAYMONDE

Je ne trouve pas.

ALICE

Quand vous serez couchés là-dedans, vous aurez l'air de deux singes empaillés !

RAYMONDE, effarouchée.

Alice !

Mme AUBERT, à Rivet.

Voyons... est-ce que je n'oublie rien ?... (allant au secrétaire) d'ailleurs voilà qui va simplifier bien des choses. (Tirant un livre de comptes du secrétaire). C'est une liste que j'ai faite. Avez-vous votre carnet ?

RIVET, après s'être fouillé.

Non.

Mme AUBERT.

Un ex-attaché d'ambassade qui sort sans carnet... Vous n'avez donc jamais de maximes, de pensées, de réflexions à coucher sur le papier ?

RIVET

Jamais.

Mme AUBERT

Moi, ça me prend dans la rue... en voyant du monde... je deviens comme Larochefoucauld.

RIVET

Beau talent.

Mme AUBERT

C'est une manie. Mais revenons à nos moutons. (Indiquant le secrétaire à Rivet). Mettez-vous là, et inscrivez :

Rivet se dirige lentement vers le secrétaire et s'assied.

Mme AUBERT, dictant.

Primo : Etoffes puce, meubles boule.

RIVET, écrivant.

Etoffes puce, meubles boule.

Mme AUBERT

Secundo : Passer chez Billoir pour l'argenterie de table ; chez Boucheron pour les bijoux.

RIVET

Pour les bijoux.

Mme AUBRET

Tertio : Penser à la décoration promise d'officier d'Académie pour l'oncle Aubert, le fabricant de bronzes. (Rivet la regarde.) Qu'il l'ait pour le mariage, ça j'y tiens.

RIVET

Il l'aura... (écrivant) services exceptionnels.

Mme AUBERT

Du reste il la mérite. Depuis quinze ans, c'est lui qui coule les bustes de la République, elle peut bien le décorer.

RIVET, après avoir écrit.

Est-ce tout ?

Mme AUBERT

C'est tout pour le moment. — Ah ! encore quelque chose (Rivet qui s'était levé se rassied avec désespoir.) Pour les lettres de mariage, n'oubliez pas de mettre : Madame Rivet vous fait part.. etc.. de son fils, avec mademoiselle Aubert, née de Sandricourt. C'est ce « née de Sandricourt » qu'il faut ajouter. Ma fille et moi sommes des Sandricourt, et si mes parents n'avaient pas eu la faiblesse de me faire épouser un monsieur Aubert... enfin que Dieu ait leurs âmes ! (A Rivet) C'est compris ?

RIVET

C'est compris. (Il montre sa copie à Mme Aubert.)

Mme AUBERT

Parfait. — Maintenant j'ai à vous entretenir de choses particulières que ces demoiselles ne peuvent ouïr. Venez.

RIVET

Auparavant laissez-moi présenter mes hommages à mademoiselle Raymonde.

Mme AUBERT

Raymonde ?

RAYMONDE

Maman ?

Mme AUBERT

Avancez et tendez le front à monsieur Victor.

RAYMONDE

Oui, maman. (Présentant le front à Rivet).

Mme AUBERT

Embrassez-la ; je vous le permets. (Rivet l'embrasse avec frénésie.)

Mme AUBERT

Pas si fort !

ALICE, à part.

Comme il embrasse bien !

RAYMONDE, avec une révérence.

Au revoir, Monsieur ; à bientôt.

Rivet salue Alice et suit Mme Aubert.

Mme AUBERT

Surtout n'oublie pas l'heure de tes études ; que mademoiselle Marie, quand elle arrivera demain, n'ait pas à te faire de reproches. Alice viendra me retrouver pendant ce temps.

ALICE

Oui, Madame.

Sortie de Rivet et de Mme Aubert.

SCÈNE IV

RAYMONDE, ALICE

ALICE

Il est très bien.

RAYMONDE

Qui ?

ALICE

Ton fiancé.

RAYMONDE

Tu trouves ?

ALICE

Mes compliments. Il a un air distingué...

RAYMONDE

Maman est aussi de cet avis.

ALICE

Et toi ?

RAYMONDE

Moi, ça m'est égal.

ALICE, avec un gros soupir.

Ah ! tu n'apprécies pas ton bonheur.

RAYMONDE

C'est donc un bonheur ?

ALICE

Oh ! un mari ! avoir un mari à soi ! bien à soi ! Le dorloter, le cajoler, être sa petite femme ; se laisser à son tour cajoler et dorloter par lui. Et puis !... et puis s'aimer ; s'aimer beaucoup, se moquer du monde, avoir tous les plaisirs qui nous sont défendus ; aller au théâtre, lire les livres interdits...

RAYMONDE, riant.

Tu es folle !

ALICE

Mais c'est ça, le mariage. Et ça ne te dit rien, à toi ?

RAYMONDE

Mon Dieu, non.

ALICE

Alors tu trouves ça drôle, d'aller perpétuellement dans le magasins avec sa bonne mère ? de ne pas oser lever les yeux, dire un mot, communiquer à qui que ce soit une impression quelconque sans une autorisation préalable ? – Mais moi je trouve ça abominable ! odieux ! Ça me fait bouillir ! Et dans les soirées, les hommes, sont-ils assez godiches ! — Quand je pense qu'on a qu'une malheureuse petite valse de rien du tout pour... enfin oui, et qu'ils n'osent rien dire. Mais moi, quand je plais à un homme — ça se sent, n'est-ce pas, ces choses-là — j'ai envie de lui dire : mais allez donc ! mais faites-moi donc la cour ! ! mais dites-moi donc quelque chose ! ! ! vous restez-là comme... oh ! là ! là ! Si j'étais homme !

RAYMONDE

Alice !

ALICE

Ah ! tu m'embêtes !

RAYMONDE

Pourquoi ne te maries-tu pas, alors ?

ALICE

Si cela ne tenait qu'à moi !... Maman ne me laisse fréquenter personne. La seule maison où l'on me permette de venir, c'est ici. Tu comprends...

RAYMONDE

Il y vient du monde ici.

ALICE

Du monde oui ; un parti...

RAYMONDE

J'ai entendu justement — oh ! sans le faire exprès — une confidence à ton sujet.

ALICE, étonnée.

A mon sujet ?

RAYMONDE

Quelqu'un qui te trouve très... très jolie.

ALICE

Un Monsieur ?

RAYMONDE

Dame.

ALICE, inquiète.

Marié, peut-être ?

RAYMONDE

Non, pas marié.

ALICE, radieuse.

Ah ! — jeune ?

RAYMONDE

Vingt-cinq ans.

ALICE

Beau ?

RAYMONDE

Je ne m'y connais pas.

ALICE

Je l'ai déjà vu ?

RAYMONDE

Tu t'es trouvée assez souvent à dîner avec lui.

ALICE

Son nom ?

RAYMONDE

Paul Ancelin.

ALICE

Paul Ancelin ! il m'aime ! tu en es sûre ?

RAYMONDE

Si ce qu'on appelle aimer consiste à trouver une personne jolie, il t'aime.

ALICE, se jetant au cou de Raymonde et l'embrassant.

Oh ! ma chérie ! ma chérie ! que je suis heureuse !... il m'aime !... c'est qu'il est très bien tu sais.

RAYMONDE

Ah !

ALICE

Il est même très joli garçon. Il a des yeux... oh ! ces yeux !... je vais en rêver. Peux-tu me faire rencontrer avec lui ?

RAYMONDE

Tu n'y songes pas !

ALICE

Dis-moi que je le verrai, que je lui parlerai.

RAYMONDE

Veux-tu que je demande la permission à maman ?

ALICE

Garde-t'en bien, malheureuse !

RAYMONDE

Alors, c'est mal ce que tu veux faire ?

ALICE

Mal... non...seulement... Ah ! tu ne comprends pas ça, toi. Je l'aime vois-tu... ça ne te dis donc rien, aimer ?

RAYMONDE

Rien (Quatre heures sonnent à la pendule) Quatre heures ! le piano me réclame ; va retrouver maman.

ALICE

Je verrai monsieur Paul ? quel joli nom ! Paul Ancelin, ça ferait bien... Madame Paul Ancelin. Dis.. je le verrai ?

RAYMONDE

Laisse-moi travailler.

ALICE

Pas avant que tu aies répondu. Je le verrai ?

RAYMONDE

Peut-être... je ne sais pas... Il n'est pas à Paris en ce moment... mais je ferai tout mon possible pour qu'un de ces jours. Eh bien oui, là, tu le verras ; es-tu contente ?

ALICE

Tiens ! tu es un amour. (Elle l'embrasse.)

RAYMONDE

Dépêche-toi, maman va nous gronder.

ALICE

Que je suis heureuse ! il m'aime.

Elle sort vivement rejoindre Mme Aubert.

SCÈNE V

RAYMONDE

Pauvre petite ! — En voilà une qui ne connait pas les hommes! regardant la pendule. Quatre heures passées, monsieur Ancelin devrait être là ; qu'est-ce qu'il fait ?

Elle va à la bibliothèque, choisit un volume, le pose sur le piano et joue quelques exercices.

SCÈNE VI

RAYMONDE, LA BONNE

La Bonne, annonçant.

Monsieur Ancelin.

Raymonde, s'interrompant de jouer.

Faites entrer.

Paul, il s'avance vers Raymonde et lui serre la main.

Je vous dérange ?

Raymonde.

Agréablement. Asseyez-vous donc.

Paul s'assied, la bonne sort.

SCÈNE VII

RAYMONDE, PAUL

Raymonde

Il y a longtemps que vous êtes de retour ?

Paul

D'hier seulement et je vous ai écrit dès mon arrivée Vous avez reçu ma lettre.

Raymonde

Oui, et je vous prierai même de ne plus recommencer à l'avenir une pareille sottise, il n'y a rien de dangereux comme les lettres. A propos : avez-vous ma réponse ?

Paul

Oui

RAYMONDE

Donnez-la moi.

PAUL

Voici.

Il sort de son calepin un papier rose qu'il embrasse avant de le remettre à Raymonde.

RAYMONDE

Merci (Elle prend la lettre, la déchire tranquillement et met les morceaux dans sa poche) Maintenant : qu'avez-vous à me dire ?

PAUL

Ma chère Raymonde.

RAYMONDE, l'interrompant.

Attendez ; vous permettez que je plaque quelques accords ?

PAUL

Plaquez.

RAYMONDE

Elle va au piano et fait quelques gammes qu'elle termine par un accord plaqué très sonore.

Ne faites pas attention ; si maman n'entendait pas de temps en temps ce machin-là , elle s'inquiéterait et nous serions interrompus. J'espérais qu'elle serait en courses cet après-midi et c'est pour cela que je vous avais répondu de venir à quatre heures,mais il nous est arrivé des visites et .. enfin n'importe, continuez.

PAUL

Il est inutile, n'est-ce pas, ma chère Raymonde, que je vous répète, que je vous aime ?

RAYMONDE

C'est tout à fait inutile,en effet; voilà un an que vous me le dites environ trois fois par semaine et j'ai très bonne mémoire.

PAUL

Si aujourd'hui j'ai tenu à vous voir, c'est que de votre décision dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

RAYMONDE

Vous m'effrayez !

PAUL

Ici-bas chacun a son but. Mon but à moi, c'est vous. M'aimez-vous toujours ?

RAYMONDE

Attendez... (Elle va au piano et fait quelques exercices).

Vous disiez ?

PAUL

Je disais : m'aimez-vous toujours ?

RAYMONDE

Oui, mon ami.

PAUL, enthousiasmé.

Ah ! Raymonde...

RAYMONDE

Mon cher Paul, j'ai horreur de toute manifestation violente. Vous me demandez si je vous aime toujours, je vous réponds oui ; il n'y a pas là de quoi faire aller vos bras comme des ailes de moulin. Je vous aime toujours, c'est entendu. Et alors ?...

PAUL

Alors il ne me reste plus qu'à vous demander à Madame votre mère ; c'est ce que je vais faire.

Il se lève et prend son chapeau.

RAYMONDE

Vous ?

PAUL

Sans doute.

RAYMONDE

Vous ? mon mari

PAUL

Moi, votre mari. Pourquoi pas ?

RAYMONDE

Vous parlez sérieusement ?

PAUL

Très sérieusement.

RAYMONDE

Est-ce que vous n'êtes pas malade ?

PAUL

Mai

RAYMONDE

Ecoutez, mon cher Paul. Je pourrais, sans songer à me défendre, vous laisser croire que par coquetterie — rien que par coquetterie — je me suis laissé faire par vous une cour discrète ; que ce qui m'avait paru séduisant hier, me déplaît maintenant ; que des raisons de famille, la volonté de ma mère, enfin toutes les bêtises qu'on a l'habitude d'offrir en pâture à l'amour-propre du jeune raseur que l'on évince, s'opposent à ce que je devienne votre femme. Mais comme vous n'êtes pas un raseur, comme je vous estime, comme je vous aime...

PAUL, transporté.

Ah ! Raymonde...

RAYMONDE

Mais ne remuez donc pas comme ça, c'est insupportable ! vous ne pouvez pas vous entendre dire qu'on vous aime et rester tranquille ? Comme je vous estime, comme je vous aime ; mon devoir m'oblige d'en user autrement avec vous. Avez-vous réfléchi, mon ami, aux conséquences du mariage ?

PAUL

Mais .. oui.

RAYMONDE

Alors... vous ne vous froisserez pas de ce que je vais vous demander ?

PAUL

Je vous le promets.

RAYMONDE

Quelle position avez-vous ?

PAUL

Quelle position ?

RAYMONDE

Oui, sur quel revenu pouvez-vous compter ?

PAUL

Dans les... douze mille francs de rente.

RAYMONDE

Juste de quoi mourir de faim.

PAUL

Mais...

RAYMONDE

Je sais ce que vous allez me répondre : quand on s'aime, l'argent ne fait pas le bonheur. Eh bien, détrompez-vous ; cela dépend des appétits plus ou moins luxueux que l'on possède, et je vous avoue que sur ce point je suis très difficile. Je rêve d'avoir à dépenser de quatre-vingts à cent mille francs par an. Pour ma part je dispose de trente, vous voyez donc que nous sommes loin de compte.

PAUL, *froidement.*

En effet.

RAYMONDE

Je savais bien que cela vous blesserait. Aimez-vous mieux que je m'arrête ?

PAUL

Continuez, je vous en prie.

RAYMONDE

Je veux aussi un mari qui soit décoratif ; qui puisse présider à mes réceptions ; un procureur, un général... enfin un homme qui ait du panache. Vous êtes trop jeune, vous n'avez pas assez de panache.

PAUL, vexé.

Ah ?

RAYMONDE

Non. Et puis...

PAUL

Ah !... il y a encore autre chose ?

RAYMONDE

Oui, ma mère a de vieilles idées ; elle a de plus une grande autorité sur moi, et je sens qu'il vaut mieux dans mon, intérêt, lui céder jusqu'à ce que je ne sois plus sous sa tutelle. Or, elle rêve pour moi une alliance sérieuse, je dirai même : sévère, et — sous peine de scandale — je dois m'incliner et accepter ce qu'il lui plaira de faire.

PAUL

Ainsi : voilà les motifs pour lesquels vous m'abandonnez !

RAYMONDE

Voilà.

PAUL

Et vous prétendez...

RAYMONDE, l'interrompant.

Attendez... (elle va au piano).

PAUL, reprenant.

Et vous prétendez répondre à mon amour ?

RAYMONDE

Plus que vous ne croyez, mon ami ; je souffre autant que vous.

PAUL, exaspéré.

Mensonges !

RAYMONDE très digne.

Monsieur Ancelin !

PAUL, se jetant à ses genoux.

Pardonnez-moi.. je ne peux pas me faire à l'idée d'être séparé de vous. Ah ! Raymonde ! Raymonde ! ! comme je vous aime et que je suis lâche ! (il pleure.)

RAYMONDE, effrayée et regardant du côté où se trouve sa mère.

Voyons ! voyons relevez-vous ! si on nous surprenait. C'est ridicule !

PAUL, se relevant.

C'est que vous êtes aussi trop cruelle !

RAYMONDE

Paul ! mon cher Paul ! ne pleurez plus, je vous en prie ; quand vous pleurez vous êtes presque laid. — Paul ! mon petit Paul ! (elle pleure.) Allons, bon ! voilà que je pleure, moi aussi. Mon Dieu ! que c'est bête, moi qui ne peux pas supporter la moindre émotion. C'est de votre faute aussi , est-ce qu'on fait de ces choses-là dans un salon ; c'est grotesque.

PAUL

Raymonde ! ma chère Raymonde ! ne pleurez pas vous non plus Vous avez raison, c'est de ma faute, mais si vous saviez quel chagrin vous venez de me faire, là, tout à l'heure...

RAYMONDE

Est-ce que j'y peux quelque chose, moi, si vous prenez tout de travers ? Et d'abord, savez-vous ce que c'est qu'un mari, pour vous désoler de ne pas être le mien ?

PAUL

Mais un mari...

RAYMONDE

Un mari c'est un homme qu'on trompe.

PAUL

Oh !

RAYMONDE

Et on le trompe parce qu'il nous assujettit à l'aimer et à le respecter en vertu d'un code ; parce qu'il demande obéissance et fidélité par les lois, au lieu de les obtenir de notre cœur. Mais comme toute bonne maison commerciale a une marque de fabrique, toute femme doit avoir un mari ; c'est une étiquette d'honnêteté. Aussi me suis-je fait un scrupule de ne me marier qu'à la condition de tromper mon mari.

PAUL

Mais pourquoi ? pourquoi ?

RAYMONDE

Pourquoi ? — Avez-vous lu Balzac ?

PAUL, ahuri

Balzac ? — oui... quelquefois.

RAYMONDE

Si vous l'aviez lu souvent, au lieu de le lire quelquefois, vous sauriez que l'amour est incompatible avec le mariage, il en trouble l'équilibre Ceci est pour moi une vérité acceptée, reconnue ; deux et deux font quatre, le contenant est plus grand que le contenu.

PAUL

Si je ne vous avais devant les yeux, si adorable, si divinement exquise, je croirais être en proie à un horrible cauchemar. Vous êtes inouïe ! ma parole d'honneur.

RAYMONDE

Voyons, soyez logique. Vivant à côté de vous, j'apercevrais vos défauts ; vous en avez des défauts, vous ne seriez pas un homme sans cela.

PAUL

Oh ! je ne prétends pas...

RAYMONDE

Examinez d'où viennent la plupart des divorces : de l'erreur dans laquelle tombent les neuf dixièmes des gens qui s'aiment que leur passion sera éternelle. Alors, que font-ils ? ils se marient et au train-train de la vie coutumière leurs illusions s'envolent, leur passion s'émousse et la routine éteint l'incendie dont ils étaient embrasés.

PAUL

C'est extraordinaire !

RAYMONDE

Tandis qu'en faisant un mariage de raison, il n'y a rien à craindre ; d'abord il s'y déclare rarement d'incendie et dans tous les cas les dégâts sont couverts par les assurances ; c'est le régime de prévoyance ; on sait ce que l'on veut et où l'on va. Avec vous, mon cher Paul, ce serait un feu de paille.

PAUL

Alors, vous ne vous marierez jamais ?

RAYMONDE

Plutôt deux fois qu'une !

PAUL

Je ne comprends plus du tout.

RAYMONDE

Attendez (elle se dirige rapidement vers le piano et exécute quelques exercices bruyants). Une question.

PAUL

Faites.

RAYMONDE

Comment m'aimez-vous ? répondez sincèrement.

PAUL

Il y a donc plusieurs façons d'aimer ?

RAYMONDE

Autant que de gens. Est-ce pour ma fortune ?

PAUL, *révolté.*

Oh !

RAYMONDE

Pour mes qualités ?

PAUL

Mettons que ce soit pour vos défauts.

RAYMONDE

Votre amour n'est plus aveugle alors, il est borgne... vous y voyez d'un œil.

PAUL

Si je ne vous en trouve pas moins jolie.

RAYMONDE

A combien de femmes avez-vous déjà fait ce compliment-là ?

PAUL

A vous seule.

RAYMONDE

Et dire que nous avons toutes la fatuité de croire à ces mensonges.

PAUL

Je vous jure...

RAYMONDE

Je vous crois mon ami, je suis encore assez bête pour ça. Je vous crois et la preuve que je vous aime, c'est qu'en vous dissuadant de demander ma main, je vous épargne une gaffe irréparable, car alors tout le monde serait au courant de votre passion et nous n'aurions plus qu'à nous dire adieu pour toujours.

PAUL

Parce que ?

RAYMONDE

Parce que dans un mois j'épouse monsieur Victor Rivet.

PAUL

L'ancien attaché d'ambassade ?

RAYMONDE

Oui. Il est décoratif.

PAUL

Voilà donc ce qui se tramait pendant mon absence!

RAYMONDE

Vous eussiez été là, que les choses se seraient passées de même ainsi..

PAUL

Et moi ! qu'est-ce que je deviens dans tout cela ?

RAYMONDE

Mais, mon Dieu ! mon ami, que vous êtes égoïste ; je vous aime, je l'épouse ; je ne peux pourtant pas tout faire pour le même.

PAUL

Ah çà ! Raymonde, est-ce que vous vous moquez de moi ?

RAYMONDE

Ah ! mon cher, en voilà assez. Vous commencez à m'ennuyer avec vos exigences. Comment ! je me tue à trouver un moyen qui concilie les intérêts de tous, et vous me récompensez en me faisant des reproches !

PAUL

C'est qu'aussi vous me dites des choses...

RAYMONDE

Enfin, voyons, c'est pourtant bien simple ce que je désire. D'un côté : je veux un mari avec lequel j'aurai des relations quotidiennes, mais indifférentes, et qui tiendra la place entre l'homme d'affaires, le chef de maison et le maître d'hôtel. De l'autre : un ami que je verrai de temps en temps, et qui se chargera de me faire oublier avantageusement mon mari. Il n'y a rien là de bien compliqué et il n'y a pas de quoi se casser la tête contre les murs.

PAUL, se prenant la tête à deux mains.

Je deviens fou, moi.

RAYMONDE, très câline.

Nous aurons un joli entresol, bien meublé, bien fouillis, avec des étoffes soyeuses, des mousselines coloriées aux transparences idéales... et ce sera bien clos pour ne pas qu'on entende les baisers que nous nous donnerons. Nous aurons des petits meubles fragiles, aux couleurs savamment étudiées et des parfums créés pour nous seuls, comme dans les romans de Bourget. Et nous nous aimerons véritablement ; et là je serai sincère ; mon cœur ne mentira pas, n'ayant plus la crainte de cet avenir qui m'effraie tant maintenant et qui me force à jouer cette comédie de petite fille. Nous goûterons à tous les plaisirs et ils nous paraîtront d'autant plus exquis qu'ils seront plus défendus.

PAUL.

Ensorceleuse.

RAYMONDE

Maintenant, mon ami, sacrifice pour sacrifice. Etes-vous prêt à vous immoler pour moi ?

PAUL

Exigez l'impossible.

RAYMONDE

Eh ! bien, Paul, si vous m'aimez comme vous le dites, il faut vous marier.

PAUL

Jamais !

RAYMONDE

Il le faut.

PAUL

Non.

RAYMONDE

Si !

PAUL

Non ! non... et pourquoi ?

RAYMONDE

Vous connaissez monsieur Rivet, sa jalousie est proverbiale.

PAUL

Comme sa bêtise.

RAYMONDE

Soyez indulgent, je vais être sa femme. Il faut donc écarter tout soupçon ; un mari jaloux demande à être trompé avec précaution et je ne vois qu'un seul moyen pour qu'il vous reçoive : c'est que vous rompiez avec le célibat. On ne se méfie pas d'un homme marié et vous sentez bien que si jamais je dois vous appartenir, il est de toute nécessité que vous soyez l'ami de mon mari.

PAUL

Evidemment.

RAYMONDE

Alors...

PAUL, *faiblissant*

Alors... Non ! non ! je ne peux pas.

RAYMONDE

Paul !... Paul, votre vertu sera récompensée.

PAUL

Mais... pour se marier... il faut une femme, et je ne connais personne.

RAYMONDE

Ne vous inquiétez pas... j'y ai pensé.

PAUL

Ah !

RAYMONDE

Oui.

PAUL

Et... comment s'appelle le... libre-échange ?

RAYMONDE

Alice Dorigny.

PAUL

Vous êtes admirable, vous songez à tout.

RAYMONDE

Elle est très bien ; des yeux... une taille.

PAUL

Je la connais ; elle n'est pas si bien que ça.

RAYMONDE

Vous êtes difficile. Et puis elle a 25,000 francs de rentes... Elle est très gaie, elle adore les enfants.

PAUL

Et vous?

RAYMONDE

Ceux des autres.

PAUL

Me permettrez-vous au moins de divorcer ?

RAYMONDE, très digne.

Dans notre monde, on ne divorce pas. — Maintenant, mettez-vous à ce secrétaire et écrivez.

PAUL

Mais ..

RAYMONDE

C'est pour notre bonheur. (Paul s'assied au secrétaire) Êtes-vous prêt ?

PAUL

Oui.

RAYMONDE, dictant.

« Mademoiselle.

PAUL, il la regarde, elle lui fait signe d'écrire.

Mademoiselle.

RAYMONDE

« Une circonstance s'offre à moi de vous faire part du profond amour que vous m'avez inspiré. Un seul mot d'encouragement et je cours implorer de la générosité de madame votre mère, la réalisation de ma plus chère espérance. — Votre éternellement dévoué » — la signature.

PAUL

Voyons Raymonde.

RAYMONDE

Ah ! signez ou oubliez tout ce que je vous ai dit (Paul signe.) Bien. (Elle prend la lettre et la met sous une enveloppe qu'elle tend à Paul). L'adresse à présent « Mademoiselle Alice Dorigny. » — Parfait... donnez. (Paul lui remet la lettre.) Maintenant retirez-vous et allez présenter vos respects à maman.

PAUL

Déjà !

RAYMONDE

Alice sera là, tâchez d'être aimable — ça ne vous sera pas difficile. — D'ailleurs elle est préparée ; et puis du tempérament que je lui connais elle est fille à épouser le premier chien coiffé qui voudra bien lui présenter ses hommages.

PAUL, ému et lui serrant la main.

Merci.

RAYMONDE

Et maintenant, allez mon ami, allez.

PAUL

Mais...

RAYMONDE

Allez. — (Elle le pousse vers la porte de gauche. Paul fait mine de embrasser). Pour qui me prenez-vous ?

Il sort.

SCÈNE VIII

RAYMONDE *seule.*

Dès que Paul est sorti elle va poser sous le chapeau d'Alice la lettre qu'elle n'a pas quittée depuis que Paul la lui a remise.

C'est une bonne action.

Ceci dit, elle se remet au piano et joue la *Prière d'une Vierge* pendant le baisser du rideau.

LE RIDEAU BAISSE LENTEMENT

DEUXIÈME ACTE

DÉCOR

—

Salle à manger riche. Murs garnis de tapisseries encadrées dans du bois. Au fond, milieu, porte à deux battants ; à gauche de la porte un grand buffet, à droite une crédence.

Porte simple à droite ; cette porte ainsi que celle du fond devra être surmontée d'une corniche en bois.

A gauche petite porte dissimulée dans la tapisserie ; à côté de cette porte, une desserte.

Au milieu de la scène et assez en arrière, une table servie pour un dîner.

Meubles Renaissance. Lumière électrique.

Cheminée monumentale, avec feu, à droite.

DEUXIÈME ACTE

—

SCÈNE I

Au lever du rideau, Julie, femme de chambre, achève de dresser des fleurs sur la table, puis elle sort par la petite porte de gauche qu'elle laisse ouverte. Quelques secondes s'écoulent, puis Julie revient portant une énorme pile d'assiettes ; à peine est-elle entrée, qu'à cette même porte de gauche on voit apparaître Paul Ancelin. Il regarde s'il n'y a personne dans la salle à manger, puis s'adressant à Julie.

PAUL

Julie.

JULIE

Ah! — (Elle pousse un cri aigu et se retourne vers Ancelin qui a juste le temps de saisir la pile d'assiettes qu'il porte lui-même sur la table.)

PAUL

Eh bien, Julie!. .

JULIE

Monsieur m'a fait une peur... je ne m'y attendais pas, n'est-ce pas... alors... ah! ah! mon Dieu! que c'est donc bête.

PAUL, lui tapant dans le dos.

Voyons, voyons, remettez-vous.

JULIE

Monsieur n'était pas là quand je suis venue, par où Monsieur a-t-il pu passer?

PAUL

Par l'escalier de service, Julie; la porte de la cuisine était ouverte, alors... et, à ce propos, comment se fait-il qu'elle soit ouverte, la porte de la cuisine? (Avec reproche). Ah ! Julie!... Julie!!

JULIE, protestant.

Ce n'est pas pour moi, Monsieur, c'est pour la cuisinière. Voire même que ce n'est pas très prudent ce que vous avez fait là ; Marie aurait pu se trouver dans la cuisine. Qu'est-ce qu'elle aurait pensé, Marie?

PAUL

Oui .. mais je savais que Marie n'était pas dans la cuisine.

JULIE

Comment?...

PAUL

Parce qu'il y a une heure que je suis dans la rue — il n'y fait même pas très chaud dans la rue — et, tout à l'heure, j'ai vu sortir Marie avec un grand panier au bras. Elle est entrée tout droit chez le marchand de vins d'en face. Alors je me suis dit : « J'ai le temps de monter. »

JULIE

Monsieur est prudent.

PAUL

Julie.

JULIE

Monsieur?

PAUL

Du monde, ce soir, à dîner ?

JULIE

Au courant de cette scène elle devra distribuer les assiettes sur la table et portera ce qui restera sur la desserte.

Dîner de famille ; nous avons madame Ancelin et Monsieur.

PAUL.

Ma femme est là ?

JULIE

Oui, Monsieur, ces dames ont passé l'après-midi ensemble.

PAUL

Et monsieur Rivet ?

JULIE

Il tient compagnie à ces dames. — (Un temps) — Monsieur n'a rien à craindre.

PAUL

Qu'est-ce que voulez dire ?

JULIE

Monsieur est discret ; Monsieur est un homme de cœur.

PAUL

Avec émotion, lui mettant un louis dans la main.

Merci. (Julie regarde la pièce). Elle est bonne.

JULIE

Oh ! Monsieur.

PAUL

Julie.

JULIE

Monsieur ?

PAUL

Je voudrais parler à Madame.

JULIE

J'y vais. (Elle se dirige vivement vers la porte de droite.

PAUL

Surtout n'annoncez pas.

JULIE, avec dignite.

Pour qui Monsieur me prend-il ?

Elle sort à droite.

SCÈNE II

PAUL, seul.

Jusqu'à l'office qui commente la psychologie de l'adultère !... (il pose sa canne et son chapeau et s'assied.) Depuis hier matin j'hésitais sur la détermination à prendre pour voir Raymonde. Devais-je attendre patiemment l'occasion qui nous a manqué jusqu'ici de nous trouver en tête à tête, ou bien devais-je faire naître cette occasion ? Après avoir bien réfléchi, c'est à ce dernier moyen que je me suis arrêté. — Jusqu'à présent je n'ai réussi qu'à la compromettre ; mais n'est-ce pas un charme de plus pour l'amour-propre d'une femme que de laisser deviner — ne serait-ce qu'à une servante — qu'elle est assez belle pour être aimée par une autre personne que son mari ?

SCÈNE III

PAUL, RAYMONDE

Raymonde entre vivement par la porte de droite — Paul se précipite au devant d'elle.

PAUL

Enfin seuls !

RAYMONDE

Seuls ? avec mon mari et votre femme dans le salon. — Vous êtes d'une imprudence !

PAUL

Je ne pouvais plus résister au désir de vous voir et de vous parler. — (Il cherche à l'embrasser.)

RAYMONDE, le repoussant.

Non, vous ne méritez pas l'amour que l'on a pour vous.

PAUL

Vous seriez plus indulgente si vous aviez passé par les angoisses qui ont suivi votre mariage et le mien.

RAYMONDE

Votre impatience m'est moins précieuse que ma tranquillité.

PAUL, vexé.

Alors j'ai mal fait de venir ?

RAYMONDE

De venir : non. De me causer des frayeurs : oui. J'eusse souhaité apprécier chez vous cette résignation qui sied à un caractère où la volonté domine.

PAUL

Vous reconnaîtrez cependant que depuis l'époque de nos deux mariages il m'a fallu une certaine dose de résignation pour supporter cet éloignement.

RAYMONDE

A peine trois mois.

PAUL

Pardon ; trois mois et trois jours, en comptant le mariage civil.

RAYMONDE

Soit. — Nous ne sommes pas à trois jours près, n'est-ce pas ?

PAUL

Permettez-moi de ne pas être de votre avis.

RAYMONDE

Vous en êtes là ?

PAUL, avec un gros soupir.

Oui.

RAYMONDE

Et Alice ?

PAUL

Ce n'est pas ça.

RAYMONDE

Mon pauvre ami ! — Enfin, pour la première fois de ma vie, vous m'avez fait commettre un mensonge pour pouvoir me trouver ici, seule avec vous. Tromper son mari, c'est bien ; mais en arriver à commettre, par pure fantaisie, de ces bassesses qui avilissent, je n'en vois pas la nécessité. Aussi que ce soit la première et la dernière de vos incartades. Il me répugne d'user de ces petites infamies ; plus d'escalier de service, n'est-ce pas ? c'est convenu. Si je m'habituais à céder à vos caprices, vous en abuseriez.

PAUL

Non.

RAYMONDE

Si. — Les hommes ont toujours ignoré les limites permises à la passion.

PAUL, avec feu.

Parce qu'ils aiment !

RAYMONDE, effrayée, regardant la porte de droite.

Chut ! (revenant à Paul). Ils aiment mal. Nous croyez-vous donc réfractaires au même sentiment ? Seulement nous y apportons une délicatesse, un à-propos, qui concordent avec les difficultés inhérentes aux circonstances ; nous aimons avec la logique indispensable à l'accomplissement de tout acte sérieux

PAUL

L'amour en théorème de géométrie.

RAYMONDE

Pourquoi pas ? l'amour est une science naturelle. Et d'ailleurs qu'importe ; si je vous fais des reproches c'est que vous oubliez trop facilement que j'ai un mari.

PAUL

Il est gênant.

RAYMONDE

Pensons-le, mais ne le disons pas. J'ai mon amour-propre à conserver. Je dois avouer, d'ailleurs, qu'il est mieux que je ne pensais.

PAUL

A quel point de vue ?

RAYMONDE

A tous, il est distingué, délicat, rempli de recherches aimables ; il connait les faiblesses féminines, se plie à mes défauts et ne paraît s'apercevoir que de mes qualités.

PAUL

A cinquante ans...

RAYMONDE, rectifiant.

Quarante-huit.

PAUL

Soit. — A quarante-huit ans c'est le régime habituel ; on tolère ce qu'on ne peut réprimer.

RAYMONDE

Mais non. — Il a surtout le désir de plaire. Il comprend qu'il ne fera pardonner son âge que par la complaisance apportée à satisfaire mes moindres caprices, et comme il a l'habitude de la vie — ce que vous lui reprochez et ce dont je lui suis reconnaissante — il sait jouer le rôle imposé à ses attributions de galant homme expérimenté.

PAUL

Il faut bien que vieillesse se passe.

RAYMONDE

Je l'avais mal jugé et je me plais à reconnaître mon erreur. (Paul fait un geste d'inquiétude) — Ne vous effrayez pas, je n'en suis pas encore arrivée à l'aimer ; cependant .. je lui dois mon estime.

PAUL

L'estime, dans le mariage, c'est l'amour à sa dernière période. Il ne vous reste plus qu'à l'appeler « Bon Garçon » et ce sera le coup de grâce.

RAYMONDE

Il vaut mieux que cela, je vous assure ; et nous devrions avoir pour lui ce respect... qu'il mérite.

PAUL

C'est parce qu'il est décoré que vous dites ça.

RAYMONDE, blessée.

Paul !

PAUL

Il a donc été persuasifs ?

RAYMONDE

Il a essayé de l'être.

PAUL

Faut-il que je sois jaloux ?

RAYMONDE

C'est inutile. Votre désir suffit à vous faire aimer, car nous sommes plus reconnaissantes des désirs que nous provoquons que de l'estime qu'on nous témoigne. Êtes-vous rassuré ?

PAUL

Il faut bien.

RAYMONDE

Vous n'y mettez pas d'enthousiasme.

PAUL, mollement.

Mais si.

RAYMONDE

Mais non.

PAUL

Je vous jure. .

RAYMONDE

Paul. vous êtes jaloux de Victor.

PAUL

Eh bien. oui, là. Je suis jaloux qu'il ait su vous plaire ; que vous ayez remarqué ces délicatesses dont vous parliez tout à l'heure et qu'il ait ainsi conquis votre estime ; car, au rebours des lois communes, il se pourrait que vous commenciez par l'estime et finissiez par la passion.

RAYMONDE

De la passion pour mon mari ! — je vous remercie de la confiance que vous me témoignez. Vous n'êtes pas gai, mon ami.

PAUL

Soyez franche, Raymonde ; soyez-le, je vous en supplie ; l'aimez-vous ?

RAYMONDE

Non, mon ami.

PAUL

Pas plus aujourd'hui qu'hier ?

RAYMONDE

Non, mon ami.

PAUL

Et demain ?

RAYMONDE, emphatique.

Demain n'appartient qu'à Dieu.

PAUL

Alors, il serait possible que vous me trompiez avec votre mari ?

RAYMONDE

Non, pas avec lui, je vous le jure.

PAUL

Que deviendrais-je, alors ?

RAYMONDE

Vous ? — Vous aimeriez votre femme.

PAUL

Jamais !

RAYMONDE, tendrement.

Jamais ?

PAUL

En doutez-vous ?

RAYMONDE

Laissons cela. Ecoutez : Il faut que vous sympathisiez avec monsieur Rivet. Vous êtes froid à son égard ; et c'est d'autant plus mal qu'il a, lui, beaucoup.. mais beaucoup d'affection pour vous. D'ailleurs c'est un homme de mérite qui peut vous être utile par ses relations ; ne négligeons aucune des connaissances que nous pouvons faire. Je dois penser à votre avenir ; j'en suis responsable après tout.

PAUL, à part.

C'est une mère pour moi.

RAYMONDE

Du reste l'affection qu'il vous témoigne est la plus sûre garantie de tranquillité que nous puissions avoir ; elle assure la paix du ménage.

PAUL

Duquel ?

RAYMONDE

Des deux.

PAUL

C'est vrai, nous sommes quatre.

RAYMONDE

Trois. Alice ne compte pas.

PAUL

Ah ! oui .. Trois Je ne peux pas me faire à ce chiffre.

RAYMONDE

C'est pourtant celui qui équilibre de manière parfaite la balance conjugale. La femme et l'amant sont les plateaux dont le mari est le fléau.

PAUL

La balance penchera-t-elle toujours de mon côté ?

RAYMONDE

Je le souhaite.

PAUL

Sans faux poids ?

RAYMONDE

Cela dépendra de vous.

PAUL

En somme, vous tenez à ce que votre mari me soit sympathique.

RAYMONDE

Dame, vous lui devez bien cela. Réfléchissez : avant de me marier je vous aimais moins ou, si vous préférez, j'attendais moins de vous. C'est Victor qui a su, par son habileté, me faire comprendre ce que j'ignorais ; c'est lui qui a développé mes désirs, qui les a mis au point, qui leur a donné ce... (on frappe)

SCÈNE IV

RAYMONDE, PAUL, JULIE

JULIE, entrant de droite.

Madame, c'est Monsieur qui demande si vous en aurez bientôt fini avec la couturière.

RAYMONDE

Dites-lui que nous n'en avons plus que pour deux minutes.

JULIE

Bien, Madame (Elle sort).

SCÈNE V

RAYMONDE, PAUL

PAUL

C'est moi la couturière ?

RAYMONDE

Oui. — Où en étions-nous déjà ?

PAUL

Vous en étiez à l'énumération de toutes les découvertes que Victor...

RAYMONDE

Merci. — Eh bien rendez-vous compte d'une chose, mon cher ; c'est que si jamais je vous appartiens, c'est à lui que vous le devrez.

PAUL

C'est bien, je lui serai reconnaissant. Seulement...

RAYMONDE

Seulement ?

PAUL

Vous viendrez au rendez-vous ?

RAYMONDE

Quand ?

PAUL

Dame... le plus tôt possible.

RAYMONDE

Où ?

PAUL

Chez-nous... dans notre entre-sol.

RAYMONDE

Oui... Mais... pas la première fois.

PAUL

En quoi la première fois diffère-t-elle des autres ?

RAYMONDE

Par respect.

PAUL

Pour lui ?

RAYMONDE

Oui.

PAUL

Encore !

RAYMONDE

Oh ! mon ami, ce qu'il y a de plus exquis, dans l'adultère, pour une femme, c'est le moment où elle hésite Laisssez-moi hésiter.

PAUL

Oh ! Raymonde, ce qu'il y a de plus exquis dans l'adultère, pour un homme, c'est le moment où la femme n'hésite plus. N'hésitez pas longtemps.

RAYMONDE

On dit toujours cela avant ; et puis...

PAUL

Que vous me connaissez mal !

RAYMONDE

Que faire ?

PAUL

Venez d'abord, vous hésiterez... après.

RAYMONDE

Soit.

PAUL

Quand viendrez-vous ?

RAYMONDE

Voilà le difficile ; il m'est rarement permis de disposer de mon temps.

PAUL

Et la modiste ? et la couturière ?

RAYMONDE

J'y passe justement toutes mes journées, et pour distraire à ces occupations quotidiennes l'heure que je désirerais vous consacrer, le moyen est encore à trouver.

PAUL

Une heure ! rien qu'une heure ? quelle avarice !

RAYMONDE

Mais, mon ami, en une heure on se dit bien des choses.

PAUL

Amour de buffet ; dix minutes d'arrêt ; les voyageurs sont priés de mettre les bouchées doubles.

RAYMONDE

Vous êtes exigeant. — Comment faire pour trouver l'alibi indispensable à cette heure supplémentaire ?

PAUL

C'est de vous supplémentaire ?

RAYMONDE

Oui.

PAUL

Jolie définition. Qu'est-ce qu'un amant ? — le supplément du mari : mes compliments.

RAYMONDE

Rions moins et pensons mieux ; il faut trouver un moyen. J'espérais qu'après l'existence très mouvementée qu'avait eue Victor, il considérerait le mariage comme un dernier port d'attache, comme une caisse de retraite où il aurait puisé modestement, selon les ressources appauvries que je lui supposais. Fiez-vous donc aux apparences ! — Je crois, ma parole, que, si je l'encourageais tant soit peu, il serait capable de tenir ses promesses.

PAUL, exaspéré.

Il a donc tous les vices !

RAYMONDE

Je n'ai même pas la suprême consolation de le savoir infidèle. Malgré tout ce que je fais pour lui être désagréable, et Dieu sait si je m'y applique ! il s'obstine à m'accabler de prévenances ; plus aimant, plus soumis à chaque rebuffade essuyée.

PAUL

Ces choses-là n'arrivent qu'à nous.

RAYMONDE

Enfin, voilà l'homme.

PAUL

Un égoïste, quoi.

RAYMONDE

Voyons : vous m'affirmez qu'une heure ne vous suffit pas ?

PAUL

J'ai cette fatuité.

RAYMONDE

Il est certain qu'avec les délibérations... les hésitations...

PAUL

Tiens c'est vrai; je n'avais pas pensé à ça.

RAYMONDE

Vous n'êtes pas poli mon ami. Enfin... passons : je ne vois qu'une ressource.

PAUL

Laquelle ?

RAYMONDE

Il faut que Victor me trompe.

PAUL

Croyez-vous que ce soit indispensable ?

RAYMONDE

Oui. Pour me tromper il faudra bien qu'il sorte. Il est très délicat... il ne voudrait pas... et puis je le connais, il est comme vous, il aime ses aises. Il nous suffira d'évaluer les premières fois le minimum du temps qu'il mettra à...

PAUL

Parfaitement.

RAYMONDE

..... et nous établirons nous-mêmes une moyenne nous permettant de faire coïncider avec les siennes nos entrées et nos sorties... voilà.

PAUL

C'est merveilleux !

RAYMONDE

Il ne s'agit plus maintenant que de trouver la victime.

PAUL

Ah! — voilà.

RAYMONDE

Ce qu'il lui faudrait : c'est une liaison solide ; ce qu'on appelle vulgairement...

PAUL

Un collage.

RAYMONDE, offusquée.

Paul !

PAUL

Oh ! pardon.

RAYMONDE

Non ; je voulais dire : une liaison avec une petite femme...

PAUL

Crampon.

RAYMONDE

C'est ça. — Ah ! le rêve, voyez-vous, ce serait une femme mariée.

PAUL

Evidemment.

RAYMONDE

Il lui faudrait une bonne créature, bien douce, bien tranquille, qui serait délaissée par son mari. Ça se trouve, n'est-ce pas ?

PAUL, attristé

Hélas !

RAYMONDE

Elle l'aimerait ; mais sagement, car il ne lui faut pas trop de fatigues.

PAUL

Vous disiez tout à l'heure ..

RAYMONDE

Oui, mais avec des précautions. Je ne voudrais pas être cause d'une catastrophe.

PAUL

Que vous êtes bonne, Raymonde.

RAYMONDE, *modeste.*

C'est dans ma nature, mon ami. Je veux le savoir heureux, c'est ce qui m'a détournée de l'intention que j'avais eue de le mettre en rapport avec des demi-mondaines.

PAUL

Vous avez toutes les délicatesses.

RAYMONDE

En somme, qu'est-ce qu'il nous faut ? Une petite femme d'intérieur.

PAUL

Parbleu !

RAYMONDE

Eh bien je crois avoir découvert cet idéal que nous allons chercher bien loin et qui est là... près de nous.

PAUL, *joyeux.*

Ah !

RAYMONDE

Vous ne devinez pas ?

PAUL

Non.

RAYMONDE, *accentuant.*

Qui est là..... près de nous.

PAUL, *subitement éclairé.*

Ah ! la femme de chambre.

RAYMONDE

Merci, ça coûterait trop cher ! — Mais non... voyons vous ne... Alice !

PAUL

Hein ! ma femme ?

RAYMONDE

De quelle autre eussiez-vous voulu que je parlasse ?

PAUL

Alice, la maîtresse de Rivet !

RAYMONDE

Oh ! l'amie.

PAUL, furieux.

Ah ! non !.. non ! non !!

RAYMONDE

Comment ! non ; mais... (on frappe) Entrez !

SCÈNE VI

RAYMONDE, PAUL, JULIE.

RAYMONDE

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

JULIE

Madame, c'est Monsieur qui s'impatiente ; il dit comme ça que les deux minutes de la couturière durent trop longtemps.

RAYMONDE

Eh ! qu'il attende. Vous voyez bien que nous n'avons pas fini.

JULIE

Bien, Madame. (Elle s'apprête à sortir.)

RAYMONDE, la rappelant.

Julie.

JULIE

Madame?

RAYMONDE

Restez près du salon, et si Monsieur faisait mine de venir, avertissez-moi.

JULIE

Oui, Madame. (Elle sort à droite).

SCÈNE VI

RAYMONDE, PAUL

RAYMONDE

Comment! non; mais par ce moyen nous sommes libres; nous nous voyons; je vais à votre rendez-vous: vous savez, dans le joli petit entresol retenu et meublé pour moi; j'y vais de suite, quand vous voudrez. Ah! faut-il que je sois faible à votre égard! vous commandez: j'obéis; vous désirez que je vienne: je viens; vous voulez du temps: je vous en trouve; vous souhaitez le calme et la tranquillité: je les crée. Osez dire, après tout cela, que je ne vous aime point.

PAUL

Mais, Raymonde... vous n'y pensez pas.

RAYMONDE

Je ne pense qu'à vous... rien qu'à vous.

PAUL

A moi, rien qu'à moi; vous y pensez même trop à moi.

RAYMONDE, chancelant sous le coup.

Trop! — Ah çà! croyez-vous monsieur Paul Ancelin que, si je ne vous aimais pas, je me résoudrais à tromper mon mari? — Répondez.

PAUL, intimidé.

Je ne dis pas...

RAYMONDE

Croyez-vous que, si je ne vous aimais pas, j'exposerais ma situation d'honnête femme ?

PAUL

Non, mais....

RAYMONDE

Et c'est vous, qui au dernier moment venez mettre des bâtons dans les roues d'un projet si simple, si raisonnable, que j'ai eu tant de peine à édifier. Comment ! je me marie, exprès pour vous à un homme que je n'aime pas ; je vous fais contracter une union charmante et toute à votre bénéfice ; je vais tromper mon mari, avec vous ; et comme remerciement vous vous indignez bourgeoisement parce que je vous propose une chose toute naturelle, un échange entre personnes du même monde et faites, pour ainsi dire, l'une pour l'autre... (Paul fait des gestes désespérés). Oui ! je dis bien : faites l'une pour l'autre. Ce sont deux âmes sœurs que les hasards de la vie ont égarées ; notre conscience nous oblige à les rapprocher. Ah ! je m'aperçois trop tard que je n'ai eu affaire qu'à un ingrat, et que Victor et moi n'avons plus à compter désormais sur votre affection.

PAUL

Et mon honneur de mari ?

RAYMONDE

Le mien ne vaut-il pas le vôtre ?

PAUL

C'est vrai, je suis injuste.

RAYMONDE

En famille, du reste, ça n'a pas l'importance que vous y attachez.

Un temps.

PAUL, penaud.

Raymonde.

RAYMONDE

Mon ami ?

PAUL

Vous me pardonnez ?

RAYMONDE, haussant les épaules.

Il faut bien que j'aie de la raison pour deux.

PAUL

Vous me pardonnez... jusqu'au bout ?

RAYMONDE

Jusqu'au bout ?

PAUL

Parce que vous savez... dans les réconciliations... on s'embrasse.

RAYMONDE

Et alors ?...

PAUL

Alors voilà. (Il l'embrasse).

RAYMONDE

Vous êtes fou !

PAUL

Ah !... tes lèvres !... tes yeux !

RAYMONDE

D'abord, je vous défends de me tutoyer... ici.

PAUL

Ah ! vos lèvres !... vos yeux !

RAYMONDE, très calme.

Alors... c'est entendu ?

PAUL

Quoi ?

RAYMONDE

Nous nous faisons tromper ?

PAUL

Ça m'est égal. Ah ! vos lèvres ! vos yeux !

Il l'embrasse. Raymonde se laisse faire, résignée. Surpris au moment où ils s'embrassaient. Paul et Raymonde se séparent vivement.

SCÈNE VIII

JULIE, RAYMONDE

Madame ! Madame ! !

RAYMONDE

Dites donc : vous ne pourriez pas frapper, avant d'entrer ?

JULIE

Madame, c'est Monsieur qui ne veut plus rien entendre ; il dit que, si Madame ne renvoie pas la couturière tout de suite, c'est lui qui viendra la fout' à la porte.

RAYMONDE

Là ?

JULIE

Oui, Madame.

RAYMONDE

C'est bien ; retirez-vous. (Julie sort à droite).

SCÈNE IX

RAYMONDE, PAUL.

RAYMONDE

Maintenant, sauvez-vous, et revenez dans un quart d'heure pour le dîner ; je vais faire ajouter des écrevisses pour votre femme.

PAUL

Mais...

RAYMONDE

Ah ! c'est tout ce que je peux faire pour l'instant, mon ami.

PAUL

Mais il reste toujours entendu ?...

RAYMONDE

Oui, c'est entendu, j'irai au rendez-vous ; mais maintenant allez-vous-en. (Paul se dirige vers la porte de gauche) Non, pas par ici : par le grand escalier. (Elle le pousse vers la porte du fond ; il sort, puis reparaît presque immédiatement).

PAUL

Nous n'avons pas pris date.

RAYMONDE

Je vous écrirai, poste restante, Monsieur...

On entend dans la coulisse les voix de Rivet et de Julie.

RIVET : Comment, la couturière est encore là ? c'est grotesque !

JULIE : Mais je vous assure, Monsieur...

RIVET : Eh ! fichez-moi la paix, vous aussi !

Dès qu'elle entend la voix de Rivet, Raymonde pousse violemment la porte sur Paul en disant :

Mon mari !

SCÈNE X

RAYMONDE, RIVET

RIVET, il entre, furieux.

C'est absurde!

RAYMONDE

Oh! oui.

RIVET

Ça n'a pas de nom!

RAYMONDE

Non, ça n'en a pas.

RIVET

Une pareille impolitesse! un jour de réception!

RAYMONDE

Une pareille brutalité! et devant une amie encore.

RIVET

Ah çà! de qui parlez-vous?

RAYMONDE

De vous.

RIVET

De?..

RAYMONDE

M'obliger à mettre cette femme à la porte, comme une domestique, pour la soustraire à vos brutalités, m'imposer une pareille humiliation; me traiter comme... tenez je ne trouve pas de mots pour vous dire... (éclatant en sanglots). Ah! si ma mère était là.

RIVET

Ah çà! est-ce que vous vous moquez de moi? — Comment! il est sept heures, nous avons du monde à dîner, vous immobilisez

la salle à manger pour discuter avec votre couturière, et c'est vous qui me faites des reproches !

RAYMONDE

Est-ce que c'est de ma faute si ma robe a été manquée ! — C'est vous qui avez voulu que je me la fasse faire, cette robe ; alors de quoi vous plaignez-vous ?

RIVET

Ecoutez, Raymonde ; une bonne fois pour toutes, vidons cette querelle et qu'il n'en soit plus parlé. Tous les jours vous allez soit chez votre couturière, soit chez votre modiste et vous y passez les trois quarts de votre temps. Jusqu'à présent je ne vous ai rien dit à ce sujet et je ne crois pas que l'on puisse me reprocher d'être un mari grincheux ; mais ici, chez moi, j'entends être tranquille.

RAYMONDE

C'est bien, mon ami : vous le serez.

RIVET

Quant à ce qui vient de se passer, vous me laissez un temps infini en tête-à-tête avec madame Ancelin, c'est tout ce qu'il y a de plus incorrect, et j'entends que cela ne se renouvelle plus.

RAYMONDE

Eh bien ! voulez-vous que je vous dise ? — Ce n'est pas du tout parce qu'il est sept heures et que nous sommes en retard pour le dîner que vous êtes de mauvaise humeur ; ce n'est pas du tout parce que je me suis un peu attardée avec la couturière ; c'est parce que monsieur Ancelin devait venir à quatre heures et qu'il vous a fait faux bond.

RIVET

Comment...

RAYMONDE

Parfaitement, je sais ce que je dis. Quand monsieur Ancelin n'est pas là, vous êtes comme une âme en peine. C'est dur allez, de se dire qu'après trois mois de mariage votre mari préfère à votre

société celle d'un homme qu'il a connu par vous ; car enfin, sans moi, vous ne l'auriez pas connu, monsieur Ancelin.

RIVET

Eh bien, voulez-vous que je vous dise : si vous en voulez à monsieur Ancelin, ce n'est pas du tout parce que ses visites vous privent de ma société ; c'est tout simplement parce qu'il ne vous fait pas la cour.

RAYMONDE

Vous osez...

RIVET

Parfaitement, je sais ce que je dis, moi aussi. Vous êtes d'une coquetterie abominable. Je m'en étais déjà aperçu, avant notre mariage ; seulement je n'osais rien dire, parce qu'alors... tandis que maintenant... en tout cas, je vous défends de dire du mal d'Ancelin.

RAYMONDE

Vous me défendez !... ah çà ! mon cher, oubliez-vous que c'est à une Sandricourt que vous adressez la parole ?

RIVET

A une ?.... ah ! non, laissez-moi rire un peu ; ça c'est trop drôle.

RAYMONDE

Vous douteriez ?...

RIVET

Ah çà ! ma chère, est-ce que vous me prendriez pour un imbécile ?

RAYMONDE

Il a l'audace..... Alice ! — Ah ! ça, c'est trop fort !...... Alice ! — Vous allez voir si nous ne sommes pas des Sandricourt.... Alice ! Alice !

SCÈNE XI

ALICE, RAYMONDE, RIVET

ALICE, elle vient par la droite.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ?

RAYMONDE

Ce qu'il y a ? — il y a que Monsieur prétend que ma mère et moi ne sommes pas des Sandricourt.

ALICE, à Rivet sur un ton de reproche.

Oh !

RAYMONDE

Et qu'il demande des preuves. (Geste de dénégation de Rivet). Si ! si ! vous demandez des preuves, si ! — Eh bien, dis-lui un peu si maman ne t'a pas montré les papiers ; tu sais, à la campagne, dans le grenier.

ALICE

Mais certainement.

RAYMONDE

Il y a aussi que Monsieur prétend que je me fais faire la cour par ton mari.

RIVET

Pardon ; je n'ai pas dit...

RAYMONDE

Si ! si ! vous l'avez dit, si. Et vous m'avez reproché de vous laisser tout seul, dans le salon, avec Alice : comme si, à votre âge, ça avait une importance quelconque.

RIVET, furieux.

Je vous défends de parler de mon âge.

RAYMONDE

Tandis que si j'ai fait ça, moi, c'est parce que j'ai confiance en Alice ; parce que je sais que c'est une bonne petite fille, bien gentille, bien popote...

RIVET, à Alice.

Je vous en prie, Madame, pardonnez...

RAYMONDE

Mais regardez-la donc ; elle si mignonne, si fragile, est-ce qu'elle aurait un tempérament à...

ALICE

Mais je t'assure...

RAYMONDE, l'interrompant.

Mais oui, ma chérie, c'est entendu ; nous savons bien que tu es incapable de tromper ton mari ; tu le voudrais, que tu ne le pourrais pas. Je me demande même comment tu as pu supporter le mariage. Heureusement que monsieur Ancelin est un homme d'esprit : sans ça.

ALICE

Mais encore une fois...

RAYMONDE, l'interrompant.

Ne te fais donc pas plus forte que tu n'es. C'est drôle qu'on ne veuille jamais avouer ces choses-là. C'est comme Victor...

RIVET, au comble de l'exaspération.

Ah ! en voilà assez. Vous avez des phrases à double entente d'une inconvenance scandaleuse, et je m'oppose absolument...

RAYMONDE

Non mais dites tout de suite que je suis une femme dépravée ; dites-le.

RIVET

Je dis que je m'oppose de la façon la plus formelle à ce que vous vous livriez plus longtemps à ce genre d'insinuations, est-ce clair ?

RAYMONDE

Soit, je ne dirai plus rien, puisque maintenant il m'est interdit de prendre la parole dans mon ménage. Seulement, comme aujourd'hui ma société ne paraît pas avoir le don de vous mettre de bonne humeur, vous trouverez bon que je vous quitte ; je reviendrai plus tard, quand vous serez calme ; bonsoir. (Elle se dirige vers la porte de droite.) Et maintenant : allez mes enfants, allez.

Elle sort.

SCÈNE XII

RIVET, ALICE.

RIVET

Je vous demande mille pardons, Madame, de vous avoir fait assister...

ALICE

Mais de rien, Monsieur, de rien.

RIVET

Je ne sais ce qu'a Raymonde aujourd'hui : c'est la première fois...

ALICE

Oh ! c'est son caractère qui reprend le dessus ; vous en verrez bien d'autres.

RIVET, avec inquiétude.

Vous croyez ?

ALICE

Au couvent elle était déjà comme ça. Vous pensez bien que depuis ça n'a fait qu'augmenter.

RIVET

Ce n'est pas rassurant du tout ce que vous me dites-là !

ALICE

D'ailleurs, elle ne s'est jamais appelée de Sandricourt.

RIVET

Parbleu !

ALICE

C'est sa mère, une fois que j'étais allée passer quelques jours chez elle, à la campagne, qui m'a montré des papiers qu'on venait de trouver dans un grenier. Ces papiers établissaient que le terrain, sur lequel était bâtie la maison, avait appartenu autrefois à une famille de Sandricourt ; mais voilà tout.

RIVET

Soyez certaine que je n'ai jamais cru...

ALICE

Et depuis, madame Aubert a exigé des fournisseurs qu'ils appellent sa maison le château. Je vous demande un peu si ce n'est pas ridicule.

RIVET

C'est grotesque.

ALICE

C'est comme ce qu'elle a eu l'air de dire à propos de ma santé ; je vous prie de croire ..

RIVET

Mais certainement, Madame, certainement. Et soyez persuadée que de mon côté...

ALICE, *étourdiment.*

Oh ! je sais.

RIVET, *étonné.*

Ah !

ALICE, *embarrassée.*

Quand on va en soirée ; entre jeunes filles, on cause... n'est-ce pas...

RIVET

Oui.

ALICE

Eh bien ! j'ai entendu raconter des choses sur votre compte. Des aventures de votre jeunesse.

RIVET

De... et qu'est-ce qu'on disait de ma jeunesse ?

ALICE

Je ne comprenais pas très bien... à ce moment-là ; mais depuis je me suis rendu compte que ça n'avait aucun rapport avec... ce que prétendait Raymonde tout à l'heure... du tout ! du tout !

RIVET, à part.

Du tout ! du tout !... elle est adorable. (Haut). Je dois dir , d'ailleurs, que jamais — à ma connaissance — Ancelin. .

ALICE

Mon mari ? ah ! il s'occupe bien de moi, mon mari.

RIVET

Comment ?

ALICE

Depuis trois mois que nous sommes mariés, c'est à peine si nous avons passé une semaine ensemble.

RIVET

Vraiment, il vous délaisse ; vous si charmante, si mignonne, si parfaitement exquise. C'est plus qu'une faute, c'est un crime.

ALICE

Et moi qui m'étais imaginé le mariage sous un aspect si agréable ; qui me figurais. . (Avec des larmes). Ah ! quel réveil.

RIVET, se rapprochant d'Alice.

Il a été brutal ? Les hommes... moins jeunes, n'ont pas de ces brutalités. (Alice le regarde). Non. Ils savent. . s'y prendre ; ils ont plus... d'expérience ; de... tenez, je crois que nous nous sommes trompés tous les deux.

ALICE

Mais, monsieur Rivet...

RIVET

En somme : qu'est-ce que vous voyiez, vous, dans le mariage ?... quelque chose de romantique, avouez-le. Vous rêviez d'un homme qui eût été à la fois un mari et un amant ; qui vous eût menée en bateau, le soir, sur un lac ;... en un mot, vous étiez clair de lune. Eh bien ! il ne faut pas être clair de lune ; parce qu'à notre époque, quand on est clair de lune, on se fait blaguer... et voilà tout. Moi qui connais la vie,.. et les femmes, pour les avoir beaucoup pratiquées, j'avais des visées moins hautes ; je ne demandais au mariage que ce qu'il peut donner : la tranquillité. Je rêvais d'une petite femme douce, gentille, — confiante surtout —, à qui j'aurais indiqué le chemin à suivre et qui se serait laissé conduire sans résistance... ah ! si je vous avais connue plus tôt.

ALICE

Mais monsieur Rivet...

RIVET, tout à fait contre Alice.

Voyons Alice ; nous nous sommes trompés tous les deux, n'est-ce pas ?... n'est-ce pas ?... et bien, tout n'est pas fini pour cela ; (il lui prend la main) la vie peut se recommencer. (Julie ouvre la porte de droite et la referme aussitôt). Evidemment, nous n'avons rien à attendre de ceux qui nous ont si cruellement trompés ; mais il y a peut-être un moyen de tout arranger. Tenez, si vous vouliez seulement... (on frappe). Entrez !

SCÈNE XIII

JULIE, RIVET, ALICE.

RIVET

Qu'est-ce que c'est ?

JULIE

Monsieur, c'est Madame qui m'envoie dire à Monsieur qu'il est sept heures et demie. Elle demande si on ne pourrait pas se mettre à table sans monsieur Ancelin.

RIVET

Mais .. (Il regarde Alice puis, à part.). Non, assez pour aujourd'hui (à Julie). C'est bien ; vous pouvez servir.

JULIE

Bien, Monsieur.

On entend un coup de timbre dans l'antichambre. Julie se dirige vers la porte du fond.

RIVET

Julie.

JULIE, s'arrêtant.

Monsieur ?

RIVET

Si c'est monsieur Ancelin, vous le ferez entrer ici tout de suite.

JULIE

Oui, Monsieur. (Elle sort par le fond).

Rivet et Alice restent seuls en scène pendant quelques secondes. Alice, très embarrassée, tourne et retourne machinalement un couvert sur la table. Rivet se promène de long en large en sifflotant : « *A moi les plaisirs et les folles maîtresses.* » — Entrée de Paul ; il a laissé dans la coulisse son manteau, sa canne et son chapeau.

SCÈNE XIV

RIVET, PAUL, ALICE.

RIVET, allant à Paul, les deux mains tendues.

Ah ! bonjour, cher ami, bonjour.

PAUL, essoufflé.

Bonjour.

RIVET

Comment se fait-il que vous arriviez si tard ?

PAUL

Les visites, cher ami, les visites. On se dit qu'on ne restera pas et puis, — vous savez ce que c'est — on reste, on reste, et finalement on est en retard. Je devais venir à quatre heures, il en est sept.

ALICE

Tu peux même dire qu'il en sept et demie.

PAUL

Ah ! te voilà, toi. Bonjour. (Il l'embrasse sur le front).
Je suis désolé ; qu'est-ce que madame Rivet va penser ?

RAYMONDE, elle est apparue à la porte de droite de manière à entendre les derniers mots de Paul.

Madame Rivet vous pardonne, vilain monstre.

PAUL, se précipitant vers Raymonde.

Ah ! chère Madame, comment allez-vous ?

RAYMONDE

Très bien, merci. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, Alice nous en a déjà donné (Regardant Alice et allant à elle.) Mais qu'est-ce que tu as donc, toi ? on dirait que tu as pleuré.

ALICE

Mais non.

RAYMONDE

Ce n'est pas ce que j'ai dit ?...

ALICE

Ah ! chère amie ! comment peux-tu croire ?...

RAYMONDE

A la bonne heure.

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassent avec frénésie.

RIVET, *prenant Paul à part.*

Dites donc : d'où venez-vous ?

PAUL

Mais je vous l'ai dit.

RIVET

Farceur ! vous venez de chez une grue, je le parierais.

PAUL

Je vous assure...

RIVET

Osez dire que vous ne venez pas de chez une grue.

PAUL

Eh bien.... non, je ne l'ose pas.

RIVET

Parbleu ! j'en étais sûr.

A ce moment rentre Julie, portant une soupière fumante.

RAYMONDE, *apercevant Julie.*

Allons, voyons, vous vous raconterez vos histoires plus tard ; à table maintenant.

TOUS

C'est ça, à table.

Ils s'installent.

JULIE

C'est dégoûtant !

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

DÉCOR

—

Un boudoir très élégant. — Deux portes, une à droite et une à gauche. — Au fond deux fenêtres avec double rideaux. — A droite, cheminée supportant une pendule et des flambeaux en porcelaine de Saxe. — Entre les deux fenêtres, une armoire à glace. — Chaises, fauteuils, petit canapé, tables (tous ces meubles en laqué blanc) — Tentures claires.

Il doit y avoir en scène une paire de bottines de femme sous un meuble et un veston de ville sur un autre.

Sur une petite table les restes d'un déjeuner du matin.

TROISIÈME ACTE

—

SCÈNE I

PAUL, ALICE.

Au moment où le rideau se lève, Paul est assis sur un fauteuil et Alice sur un canapé ; Paul en robe de chambre et Alice en peignoir, chacun lisant son journal. — Grand silence. — La pendule sonne neuf heures.

ALICE, interrompant sa lecture.

Neuf heures.

PAUL, même jeu.

Neuf heures.

ALICE

Après un temps elle pose son journal, se dirige vers la fenêtre et entr'ouvre les rideaux.

Il fait beau.

PAUL

Avec indifférence et sans quitter son journal des yeux.

Ah !

ALICE

Un temps admirable ; il doit faire un froid sec. Vous sortez ce matin ?

PAUL

Non.

ALICE

C'est dommage, (un silence.) Ce ciel est vraiment engageant. — (un silence) C'est donc bien intéressant ce que vous lisez ?

PAUL, sans lever les yeux.

Très.

ALICE

Puis-je savoir ce dont il s'agit ?

PAUL

La petite Hortense de Pierrefitte a perdu un bracelet en diamants. Récompense à qui le rapportera.

ALICE

Il faut toujours que ces femmes-là perdent quelque chose.

PAUL

C'est une réclame ; ce soir on lui en rapportera une douzaine.

ALICE

Décidément, vous ne sortez pas ?

PAUL

Vous voyez : je consacre ma matinée à la littérature

ALICE

Alors je sortirai seule.

PAUL

Vous allez chez votre couturière ?

ALICE

Oui.

PAUL

Surtout n'oubliez pas votre modiste.

ALICE

Pourquoi ?

PAUL

Parce qu'en général en sortant de chez l'une on va chez l'autre.

ALICE

Merci de la recommandation.

PAUL

A quelle heure rentrez-vous?

ALICE

Je ne peux pas vous dire exactement, ça dépendra...

PAUL

De l'essayage?

ALICE

Justement.

PAUL

Quelle robe vous faites-vous faire?

ALICE

Mon Dieu... une robe très simple... un genre très nouveau..

PAUL

Quelle couleur?

ALICE

Une couleur ... composite. Ni vert... ni rouge... ni bleu.

PAUL

Loïe Füller.

ALICE

C'est cela.

PAUL

Très bien, très bien (il se remet à lire).

ALICE, après un temps.

Au moins cela ne vous ennuie pas, mon ami?

PAUL, d'un air dégagé.

Au contraire.

ALICE

L'air du matin... et puis... ce temps, si favorable à une promenade.

PAUL

Oui, l'appétit vient en marchant.

ALICE

Je regrette que vous préfériez la compagnie de mademoiselle de Pierrefitte à la mienne.

PAUL

Soyez tranquille, je ne lui rapporterai pas de bracelet.

ALICE

Alors permettez-moi d'aller m'habiller.

PAUL, *avec indifférence.*

Faites. (*Alice se dirige vers la porte de gauche*). Quelle robe mettez-vous ce matin.

ALICE

Ma robe de drap beige avec figaro de velours?

PAUL

Ah !

ALICE

Pourquoi ce... ah ?

PAUL

Pour rien ; je dis ah ! comme je dirais oh ! ou... tiens !

ALICE

N'est-ce pas naturel ?

PAUL

Très naturel.

ALICE

Quand on va essayer, on doit mettre la robe qui vous sied le mieux pour la donner comme modèle.

PAUL

Vous avez raison.

ALICE

Si vous préférez que je mette la bleue...

PAUL

Du tout, du tout ; la beige vous avantage.

ALICE

Vous m'avez donc regardée ?

PAUL

C'est Rivet qui me disait cela.

ALICE

Il faut bien qu'il remarque les femmes des autres puisque la sienne ne fait pas attention à lui.

PAUL, à part.

Attrappe. (Haut.) Je les croyais si unis.

ALICE

Ils sont en syndicat pour le monde et en monopole dans l'intimité.

PAUL

C'est le siècle qui veut ça.

ALICE

Je vous quitte, à tout à l'heure. Ne vous oubliez pas trop dans les petites annonces. (Elle sort).

SCÈNE II

A peine Alice est-elle sortie qu'on entend un bruit de clé dans une serrure.

PAUL, seul.

Elle s'enferme : quelle précaution inutile. (Il s'absorbe à nouveau dans la lecture de son journal. — Grand silence. — Il repose son journal, se lève et marche à travers la pièce). C'est dit : elle sort ; elle va chez sa couturière ; elle met sa robe beige... je vais être cocu. (Il prend une cigarette). L'homme est un profond égoïste. Pourquoi ne me rendrait-elle pas la monnaie de ma pièce ? (Il allume sa cigarette). Ce qui me taquine : ce n'est pas la chose en elle-même — chose toute naturelle, en somme — c'est l'idée de cette collaboration bizarre. Pourquoi Rivet ? on ne choisit pas Rivet. — Pauvre petite ! tomber ainsi de Charybde en Scylla. — Voilà pourtant où conduisent le respect des convenances et la routine des usages ; je suis forcé d'ignorer ce qu'elle va faire et ne peux lui donner les conseils indispensables en la circonstance. Ah ! Quel sera donc le législateur aux idées larges, l'homme... intelligent, qui — soucieux des aspirations modernes — saura nous débarrasser des hypocrisies conjugales au milieu desquelles nous pataugeons ; qui dira à la femme désireuse de prendre un amant : « adresse-toi donc à ton mari ; il te conseillera, il te dirigera .. » (Haussant les épaules). Ne sommes-nous pas les premiers intéressés ? — Trompé. . Oui, mon bonhomme. En y regardant de près, ça n'est pas drôle ; il y avait un mérite à ne pas l'être. Je vais devenir le premier venu, le monsieur quelconque, l'être banal par excellence. (Un temps, pendant lequel il fume, rêveur). Ce que les femmes ne comprendront jamais, c'est que nous changeons par besoin, tandis qu'elles nous trompent par amour. Décidément elles sont plus égoïstes que nous. (On frappe). Entrez !

SCÈNE III

PAUL, UNE BONNE.

LA BONNE, entrant par la droite.

Madame Rivet demande si Monsieur est visible.

PAUL

Faites entrer. (La bonne sort).

Une fois la bonne sortie, Paul se débarrasse vivement de sa robe de chambre et enfile le veston de ville qui se trouve sur un meuble. Il va devant la glace de l'armoire, arrange ses cheveux et se regarde avec complaisance.

SCÈNE IV

PAUL, RAYMONDE.

RAYMONDE, entrant par la porte de droite

Coucou !

PAUL, surpris.

Comment ! on vous fait entrer ici ?

RAYMONDE

Mon Dieu, oui.

PAUL

Je vous demande pardon ; c'est une erreur ; j'aurais dû dire : dans le salon.

RAYMONDE, avec reproche.

Oh ! des façons avec moi. — Et Alice ?

PAUL, désignant la porte de gauche.

Là... elle s'habille.

RAYMONDE

Ah! — elle y va?

PAUL

Oui.

RAYMONDE

Vous avez l'air navré.

PAUL, *sur un ton dégagé.*

Mais non, mais non.

RAYMONDE

Mais si... d'ailleurs je comprends ça ; vous êtes si faibles vous autres hommes. Je suis venue pour vous donner du courage.

PAUL, *lui serrant la main.*

Merci.

RAYMONDE

Mon mari m'avait avertie, hier, qu'il sortirait de bonne heure ce matin ; et, comme ce n'est pas dans ses habitudes, j'ai pensé...

PAUL

Vous avez eu raison. (*Un silence*).

RAYMONDE

C'est là tout l'accueil que vous me faites?

PAUL

Je vous demande pardon. (*Il l'embrasse du bout des lèvres, puis se retourne aussitôt, comme s'il avait peur d'être surpris, vers la porte par où est sortie Alice*).

RAYMONDE

Qu'est-ce qui vous prend!

PAUL

Ne faites pas attention ; je suis un peu préoccupé.

RAYMONDE

Avant-hier vous étiez plus communicatif.

PAUL

Avant-hier... avant-hier...

RAYMONDE

Dites tout de suite que je vous dérange.

PAUL

Comment pouvez-vous croire ?... non... seulement Alice est à côté, il ne faut pas commettre d'imprudence.

RAYMONDE, *vexée.*

Soyez tranquille, mon ami, je n'en commettrai pas.

PAUL

Allons, bon ! voilà que vous êtes fâchée.

RAYMONDE

Oh ! mon Dieu non : seulement vous n'auriez pas dit cela avant-hier.

PAUL

Avant-hier ! j'en étais sûr. Quelle rage de toujours citer avant-hier !

RAYMONDE

Vous osez...

PAUL

Je n'ose rien ; mais avouez qu'il est ennuyeux d'entendre toujours parler de ce qui s'est passé il y a deux jours. C'est fait, ce n'est plus à faire ; alors n'en parlons plus.

RAYMONDE

Ah ! voilà bien les hommes.

PAUL

Mais non, je ne suis pas ingrat. Seulement, je dois avoir pour ma femme certains ménagements dont ne peut se dispenser un galant homme. Elle met des formes, elle, pour me tromper ; c'est bien le moins que je lui rende la pareille.

RAYMONDE

Mais, dites donc ce qui vous brûle les lèvres ; vous êtes furieux qu'Alice aille à ce rendez-vous.

PAUL

Moi ? je... ah ! ah ! — Tenez j'en ris.

RAYMONDE

Vous riez jaune.

PAUL

Je vous prierai d'être convenable.

RAYMONDE

D'ailleurs je ne vois pas de quoi vous vous plaindriez, c'est vous qui l'avez voulu.

PAUL

C'est moi qui ?...

RAYMONDE

Dame, n'avons-nous pas fait un échange ? ai-je manqué à ma parole ? — Répondez

PAUL

Non.

RAYMONDE

Alors ?

PAUL

Alors... oui ; mais c'est très embêtant !

RAYMONDE, le prenant par la main et l'entrainant vers le canapé.

Allons, voyons... venez ici, grand enfant, et asseyez-vous... là... près de moi.

PAUL, s'asseyant.

Voilà.

RAYMONDE

Plus près.

PAUL, se rapprochant.

Etes-vous satisfaite ?

RAYMONDE

Oui. (Très câline). Quel doux après-midi nous avons passé dans ce petit nid ; c'est bien ce que j'avais toujours rêvé ; le calme autour de soi ; l'isolement ; la quiétude Ah ! mon ami ! mon ami ! l'apaisement des choses pour y reposer ce qu'on a de plus précieux dans la vie, son amour. Et puis... et puis surtout cette idée de se dire : « c'est lui qui a choisi ces étoffes aux nuances éteintes et discrètes ; c'est par lui qu'ont été disposés ces coussins moelleux, qu'a été composée cette atmosphère tiède aux parfums troublants ». Ah ! c'est autre chose que l'entresol de Victor !

PAUL

Vous l'avez vu ?

RAYMONDE

Tout à l'heure, en venant.

PAUL

Vous saviez donc...

RAYMONDE

L'adresse ? Il y a huit jours que je la connais.

PAUL

Comment ?

RAYMONDE

Cette bêtise, je l'ai fait suivre. Et comme c'est sur le chemin ; en passant je m'y suis arrêtée. J'ai donné vingt francs à la concierge ; elle m'a fait entrer.

PAUL

Et alors ?

RAYMONDE

Alors... ça manque de chic ; ça n'a pas ce... « je ne sais quoi », ce... « presque rien » qui est cependant tout dans l'union

défendue. Ah ! tu as plus de goût que ça, toi. Aussi je t'aime, mon Paul, je t'aime.

PAUL, se dégageant.

Je vous en prie...

RAYMONDE

Ah ! vois-tu, quand je pense à cet entre-sol... Ah ! cet entre-sol.

PAUL, inconscient.

Oui... le loyer est un peu cher.

RAYMONDE

Et toutes ces délicatesses que tu as eues : cette boîte à poudre, ces épingles à cheveux, ce crochet à bottines, qui étaient là, à portée de la main Que de soins pour faire oublier à une femme qu'elle est chez son amant et qu'elle vient de tromper son mari.

PAUL, modeste.

Vous exagérez...

RAYMONDE

Et nos folies ; car nous avons fait des folies.

PAUL

Oui, vous avez...

RAYMONDE

Toi aussi.

PAUL

Si nous cessions de nous tutoyer ? le « vous » est si distingué ; ne trouvez vous pas ?

RAYMONDE

Je ne demande pas mieux ; mais... qu'est-ce que tu as ?

PAUL

Encore !

RAYMONDE

Pardon... qu'est-ce que vous avez ?

PAUL

Rien. Je vous fais seulement remarquer...

RAYMONDE

Si ! tu... vous avez quelque chose. A chaque instant vous regardez du côté de la porte ; vous êtes inquiet...

PAUL

Je vous assure...

RAYMONDE

Voyons, ne suis-je pas la moitié de toi-même, à présent ? (Paul essaye de l'interrompre.) Eh bien ! non, là, je ne peux pas.

PAUL, résigné.

Allez... seulement, nous nous ferons pincer.

RAYMONDE

Ça m'est égal.

PAUL

Vous en parlez à votre aise.

RAYMONDE

Qu'est-ce que ça peut faire maintenant ? puisque ta femme. .

PAUL

Ça ne vous ferait rien de parler d'autre chose ?

RAYMONDE

Ah ! je le savais bien ; tu es jaloux d'Alice.

PAUL, furieux.

Mais non ! mais non ! je ne suis pas jaloux de ma femme.

RAYMONDE

Alors qu'est-ce que tu as ?

PAUL

J'ai... j'ai des remords... là.

RAYMONDE

Des remords ! A quel propos ?

PAUL

A propos de Victor.

RAYMONDE

De mon mari ?

PAUL

Parfaitement ; c'est très mal ce que nous avons fait là.

RAYMONDE

Il est un peu tard pour vous en apercevoir, mon ami.

PAUL

Le temps ne fait rien à l'affaire. D'ailleurs c'est peut-être encore plus mal de votre part que de la mienne.

RAYMONDE

Il serait curieux que ce soit vous qui me le reprochiez !

PAUL

Je ne vais pas jusque-là ; cependant...

RAYMONDE

Cependant ?

PAUL

Cependant vous avouerez que ce que vous avez fait, vous aussi, est loin d'être irréprochable.

RAYMONDE

Comment ?

PAUL

Après tout, Rivet est un très honnête homme.

RAYMONDE

Mais...

PAUL

Qui a toujours été charmant pour vous.

RAYMONDE

C'est vous qui osez !...

PAUL

Oui, c'est moi. Il faut lui rendre justice : ce garçon-là vous a beaucoup aimée.

RAYMONDE

Oh !

PAUL

Certainement, il se serait mis en quatre pour vous être agréable, c'est vous-même qui le disiez.

RAYMONDE

C'est trop fort !

PAUL

Et comme remerciement, qu'avez-vous fait ? vous l'avez...

RAYMONDE

Avec vous.

PAUL

Ça n'a pas d'importance, il faut toujours que ce soit avec quelqu'un. C'est l'acte qui est répréhensible.

RAYMONDE

Vous êtes monstrueux !

PAUL

Je suis impartial. Ah ! je donnerais.. je ne sais quoi, pour ne pas avoir cette félonie sur la conscience. Ce garçon qui me reçoit à sa table, à qui je serre la main, que je tutoierai... dans huit jours peut-être. Ah ! c'est mal ! (avec des larmes) c'est très mal !

RAYMONDE

A qui la faute ?

PAUL

A qui ? — A vous.

RAYMONDE

A moi ?

PAUL

Quelle estime voulez-vous qu'il ait pour nous, maintenant ?

RAYMONDE

Vous en faisiez bon marché, avant-hier, de son estime.

PAUL

J'ai eu tort, et si vous ne m'aviez pas entraîné...

RAYMONDE

Non, mais dites tout de suite que je vous ai pris de force !

On entend un bruit de clé à la porte de gauche.

PAUL

Chut ! — ma femme.

SCÈNE V

Alice entr'ouvre la porte de gauche. Elle est en corset et en jupon. Quoique frisée elle a les cheveux épars dans le dos et tient à la main un peigne et des épingles.

ALICE, RAYMONDE, PAUL.

ALICE, à Raymonde.

Comment, c'est toi qui fais tout ce bruit ?

RAYMONDE, indiquant Paul du geste.

C'est nous.

ALICE, entrant en scène.

Vous vous disputez ?

RAYMONDE

Tu vois.

ALICE, ironique.

C'est bien étonnant.

RAYMONDE

Qu'est-ce qu'il a, ce matin, ton mari ? il est d'une humeur épouvantable.

ALICE, elle se dirige vers l'armoire à glace où elle achève de se coiffer.

C'est la littérature qui le met dans cet état-là.

PAUL

Moi ? je suis d'une humeur charmante, au contraire. Voulez-vous que je vous récite un monologue ?

RAYMONDE

Merci, je sors d'en prendre.

ALICE

Qu'est-ce qui nous vaut une visite aussi matinale ?

RAYMONDE

Il y a une exposition de blanc au Bon Marché et j'ai pensé qu'en y allant le matin on éviterait la cohue. Si tu veux profiter de ma voiture...

ALICE

Je te remercie, tu es bien gentille ; seulement j'ai donné rendez-vous à ma couturière à neuf heures et demie, je ne suis pas encore habillée (désignant la pendule) et tu vois l'heure qu'il est.

RAYMONDE

Comme tu voudras. (à Paul) Mes condoléances.

Paul regarde de travers Raymonde qui hausse les épaules.

ALICE, frappant rageusement du talon.

Ah ! c'est indigne ! d'être coiffée comme ça.

PAUL

Je ne trouve pas.

ALICE

Pour ce que vous vous y entendez.

RAYMONDE

Tiens ! vous ne vous tutoyez plus.

ALICE

Non.

RAYMONDE

Et... depuis quand ?

ALICE

Depuis avant-hier. (Paul et Raymonde se regardent.)

RAYMONDE, légèrement troublée.

Pourquoi ça ?

ALICE

Mon mari trouve que le « vous » est plus distingué.

RAYMONDE, bas à Paul.

C'est un tic.

PAUL, à Alice.

Vous avez des cheveux superbes.

ALICE

Vous trouvez ?

PAUL

Certainement. (A Raymonde.) N'est-ce pas ?

RAYMONDE, sèchement.

Superbes.

PAUL

Et une taille.

ALICE

Ah çà! qu'est-ce qui vous prend?

PAUL

Mais... rien. On ne peut pas vous faire un compliment?

ALICE

Mon Dieu, si; mais les vôtres sont devenus si rares depuis quelque temps...

PAUL

Non... cette taille... (A Raymonde). Hein?

RAYMONDE, pincée.

Remarquable.

Durant les dernières répliques Alice a ouvert l'armoire à glace et en a sorti une jupe dont elle s'est vêtue, puis elle est allée chercher une chaise qu'elle a placée devant l'armoire : s'apercevant que son corsage est accroché trop haut, elle dit à Paul.

ALICE

Voudriez-vous être assez aimable pour me passer mon corsage qui est accroché là, (désignant l'endroit).

PAUL, se précipitant.

Comment donc!

ALICE

Le beige, n'est-ce pas.

PAUL, avec émotion.

Ah!... le... beige! Voici. — (Il lui passe un corsage, puis descend de la chaise et aide Alice à s'habiller. La pendule sonne).

ALICE, regardant la pendule.

Merci. — Ah! dix heures! je n'arriverai jamais à temps.

PAUL

Nous déjeunerons à une heure impossible.

RAYMONDE à Alice.

Laisse donc, les couturières nous font assez attendre ; c'est bien le moins que de temps à autre on prenne une petite revanche.

ALICE, prenant sous un meuble une paire de bottines qu'elle enfile.

Ça c'est vrai.

PAUL, bas à Raymonde.

Vous, je...

RAYMONDE, bas à Paul.

Quoi ?

PAUL, se contenant.

Rien.

ALICE, à Paul.

Sonnez donc la femme de chambre, qu'elle vienne me boutonner.

PAUL

C'est inutile, je le ferai moi-même.

ALICE à Raymonde.

Crois-tu qu'il sache ?

RAYMONDE, avec humeur.

Pourquoi me demandes-tu ça ?

PAUL

Je saurai très bien, je vous assure.

ALICE

Soit. (Elle tend la jambe, Paul s'agenouille devant elle.) Et le crochet ?

PAUL, étourdiment.

J'en ai un. (Tout en parlant il sort de sa poche une trousse en maroquin.)

ALICE

Ah !

PAUL, piteux.

Oui.

ALICE

Voilà qui peut s'appeler un hasard providentiel. (Paul la regarde, consterné.) Eh ! bien.. allez ! (Paul commence à boutonner une bottine, puis il s'arrête pour regarder complaisamment la jambe de sa femme.) Et bien, mon ami ?

PAUL, sursautant

Pardon. (Il boutonne activement.)

RAYMONDE

Pendant cette scène elle est allée se placer devant l'armoire et fait semblant d'arranger ses cheveux qu'en réalité elle défait.

Oh ! mes cheveux qui se défont !

PAUL, sans se retourner.

Ah !

RAYMONDE, à Paul.

Vous n'auriez pas, par hasard, quelques épingles à cheveux dans votre trousse ?

PAUL

Pas aujourd'hui.

ALICE

Tendant à Raymonde deux ou trois épingles qu'elle tire de sa coiffure.

Tiens.

RAYMONDE

Merci.

ALICE, à Paul.

Elle aussi a de très beaux cheveux.

PAUL, indifférent.

Très beaux.

ALICE, à part.

Décidément, il a du bon. Ah ! s'il avait toujours été ainsi

PAUL

Voilà le dernier. (Il tire de toutes ses forces et arrache le bouton

ALICE

Oh ! maladroit ! il va falloir que je change de bottines, maintenant.

PAUL

Je vous demande mille pardons.

ALICE

Vous n'en faites jamais d'autres. (Elle sort, furieuse, par la porte de gauche).

PAUL, à part.

C'est toujours dix minutes de gagnées.

SCÈNE VI

PAUL, RAYMONDE

RAYMONDE

Dites donc.

PAUL

Hein !

RAYMONDE

Vous ne trouvez pas ça drôle ?

PAUL

Quoi ?

RAYMONDE

Que ce soit vous qui l'habilliez pour...

PAUL

Laissez-moi donc tranquille.

RAYMONDE, froissée.

Avouez que Victor a eu plus de caractère que ça ; au moins, lui, a-t-il été beau joueur, et ce qu'il a perdu l'a-t-il perdu le sourire aux lèvres.

PAUL

La belle malice! il n'en savait rien. En tout cas la situation n'était pas la même ; à son âge...

RAYMONDE

Son âge ! toujours son âge !! — respect aux vaincus ; je vous défends d'insulter devant moi l'homme dont je porte le nom.

PAUL

Ah ! (Il va s'asseoir, maugréant, sur le canapé.)

RAYMONDE, allant à Paul et lui mettant la main sur l'épaule.

Comme vous êtes injuste : et tout cela parce que vous ne vous rendez pas un compte exact de la situation. (Sur un mouvement de Paul). Non, vous vous exagérez les choses; qu'est-ce que c'est, après tout ? un mauvais quart d'heure à passer ; (protestation de Paul) tout au plus Et après, vous vous dites : « ça y est » .. et vous êtes tranquille pour la vie.

PAUL

Si vous croyez que ça me met du baume dans le cœur, et que ça change ma situation ce que vous dites là !

RAYMONDE

Mais qu'est-ce qu'elle a donc de si terrible, encore une fois, cette situation ? — Vous ne pouvez pas aimer Alice ; on n'aime pas sa femme.

PAUL

Mais.

RAYMONDE

Pourquoi l'aimeriez-vous, d'ailleurs ? elle n'est pas jolie.

PAUL

Ça dépend des goûts.

RAYMONDE

Elle n'est pas laide, mais elle n'est pas jolie.

PAUL

Je vous répète que ça dépend des goûts.

RAYMONDE

Elle n'a pas d'esprit.

PAUL

Pas d'esprit... pas d'esprit... il me semble pourtant que, tout à l'heure, elle nous a joliment remisés tous les deux.

RAYMONDE

Parbleu! elle avait le rôle sympathique. Ce n'est même pas très généreux ce qu'elle a fait là ; je n'aurais jamais attendu ça d'une amie.

PAUL

C'est peut-être vous qui allez lui faire des reproches ; ça serait drôle, par exemple!

RAYMONDE

Enfin quelles qualités lui trouvez-vous, à votre femme?

PAUL

Quelles qualités? d'abord elle est très jolie, quoi que vous en disiez ; et puis elle est bonne, sincère, elle a beaucoup d'esprit.

RAYMONDE

Non, mais dites tout de suite que vous l'aimez ; dites-le.

PAUL

Eh bien ! oui je l'aime, là, je l'aime.

RAYMONDE

Ah ! ça c'est le comble. Etre amoureux d'une petite pécore, qui n'est même pas capable...

PAUL

A qui la faute ?

RAYMONDE

Pas à moi, je suppose.

PAUL

Mais si, à vous.

RAYMONDE

A moi ?

PAUL

Parfaitement. Si vous ne m'aviez pas causé de distractions, tout cela ne serait pas arrivé ; quand on est distrait on ne fait rien de bien ; alors cette petite.. elle a perdu patience, et ..

RAYMONDE

Et vous voudriez être à la fois, et sans partage, le mari de votre femme et l'amant de votre maîtresse. Et bien ça ne se fait pas, ces choses-là, mon ami. D'ailleurs il est trop tard ; Alice a accepté un rendez-vous, mon mari l'attend, ne fût-ce que par politesse, elle est obligée de s'y rendre.

PAUL

Par politesse ! — Ils devaient se rencontrer à neuf heures et demie, il en est dix un quart et elle est encore là ! — Si Victor a seulement pour deux sous d'amour-propre il y a longtemps qu'il est parti.

RAYMONDE

Ça, n'y comptez pas. Je connais mon mari ; il est trop bien élevé pour faire une pareille impolitesse à une femme, quelle qu'elle soit ; à plus forte raison à celle d'un ami.

PAUL

Eh bien ! tant pis pour lui, il attendra pour rien, car Alice n'ira pas à ce rendez-vous

RAYMONDE

Parce que ?

PAUL

Parce que c'est une bonne petite fille, honnête, pas compliquée, qui a cédé à un mouvement de jalousie qu'elle regrette déjà, j'en suis sûr. Est-ce que, sans cela, elle ne serait pas partie depuis longtemps ? — Tenez je parie qu'elle est en train de se déshabiller.

RAYMONDE

Comme on voit bien que vous ne connaissez pas les femmes ; je vous dis, moi, qu'elle ira.

PAUL, *furieux.*

Et je vous répète, moi, qu'elle n'ira pas.

RAYMONDE

Mais si.

PAUL

Mais non.

RAYMONDE, *trépignant.*

Mais si, mais si, mais si.

SCÈNE VII

ALICE, RAYMONDE, PAUL.

ALICE

Elle est en chapeau et complètement habillée, manteau d'hiver et manchon.

Comment, encore ! — décidément vous ne faites pas bon ménage.

PAUL

Alors... c'est bien décidé... tu sors.

ALICE

N'était-ce pas convenu ?

PAUL

Si... si... seulement il m'aurait été agréable de vous garder auprès de moi ce matin;... mais j'aurais voulu ne devoir cette faveur qu'à vous-même;.. si vous croyez indispensable de sortir.. sortez.. je ne m'y oppose pas.

ALICE, très froide

Je regrette, mon ami, de ne pouvoir accéder à votre désir, mais la course que j'ai à faire est tout ce qu'il y a de plus indispensable. Soyez persuadé qu'une autre fois.....

PAUL, d'un ton indifférent

Soit.. allez.

ALICE

Elle traverse la scène jusqu'à la porte de droite dont elle saisit le bouton, puis elle dit à Raymonde.

Tu viens ?

PAUL

Alice ?

ALICE

Mon ami ?

PAUL

Tu t'en vas... comme ça .. sans rien me dire.

ALICE

Et que voulez-vous que je vous dise ?

PAUL

Sans m'embrasser ?

ALICE, redescendant.

Je vous demande pardon, mais vous m'avez si peu habituée à vos cajoleries.

PAUL, l'attirant à lui.

Laisse-moi rattraper le temps perdu.

ALICE

Il se rattrape donc ?

PAUL

Tu verras. (Il l'embrasse avec frénésie.)

ALICE

Mais...

PAUL

Mais je t'aime ! tu vois bien que je t'aime. Oh ! tes lèvres, tes yeux !

RAYMONDE, à part.

Il n'est pas imaginatif ! (Haut.) Dites donc, si je vous dérange...

ALICE, s'arrachant des bras de Paul.

Ah ! laissez-moi.

PAUL

Comment ?

ALICE

Laissez-moi ; vous savez bien qu'il faut que je sorte. (Elle regarde son mari, silencieuse, quelques secondes, puis arrachant son chapeau.) Eh bien ! non, je ne peux pas.

PAUL, la reprenant dans ses bras.

Ah ! chère petite.

RAYMONDE

Ah ! c'est comme ça ? — et bien je vais aller trouver mon mari, moi aussi, et je vais lui dire ma façon de penser.

PAUL

Comment ?

RAYMONDE

Ah ! Monsieur se débauche ! — Ah ! Monsieur donne des rendez-vous ! — ah ! Monsieur loue des entre-sols ! — attends un peu, mon bonhomme.

ALICE

Mais Raymonde...

RAYMONDE

Eh ! laisse-moi tranquille, toi aussi ; je te déteste ! je vous déteste tous les deux, toi et ton mari. Heureusement que j'ai quelqu'un sur qui me rattraper! — Bonsoir.

Au moment où elle va franchir la porte, Raymonde se trouve nez à nez avec la femme de chambre.

SCÈNE VIII

ALICE, PAUL, RAYMONDE, RIVET, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur Rivet. (Elle sort).

RAYMONDE

Ah ! vous voilà, vous ! — vous arrivez bien ; entrez un peu. D'où venez-vous ?

RIVET

Mais...

RAYMONDE

D'où venez-vous ?

RIVET

Je viens...

RAYMONDE

Je vais vous le dire d'où vous venez : rue Franklin, 22 ; un entresol, 2400 francs, trois pièces, salle de bain et une cuisine.

PAUL, agressif.

Pourquoi une cuisine ?

ALICE

Oui, pourquoi ?

RIVET

Pourquoi ?

RAYMONDE

Ah çà ! est-ce que vous croyez que cette vie-là va durer longtemps ? — Comment ! parce que je me suis montrée une épouse modeste et soumise ; parce que j'ai eu en vous une confiance

absolue ; que je vous ai considéré comme un père, ne voulant rien savoir de votre vie intime et ne vous demandant, au retour de vos longues sorties, que le sourire bienveillant de l'aïeul ; à cause de tout cela, vous abusez de ma faiblesse ! — Vous foulez aux pieds mes candeurs de jeune fille ! Vous employez l'argent de ma dot à louer des entre-sols ! à entretenir des gourgandines !

ALICE

Raymonde.

RAYMONDE

Oui, je dis bien : des gourgandines ! — car enfin, si ce n'était pas une gourgandine que Monsieur attendait rue Franklin, qui cela pouvait-il être ?

PAUL

Oui, qui ?

ALICE

Osez un peu dire qui !

RIVET

Que j'ose... (Il les regarde tous, puis, s'adressant à Alice). Je vous remercie, Madame ; la leçon aura été un peu dure mais elle portera.

ALICE

Mais...

RIVET

Inutile d'insister... je comprends : (Regardant tour à tour Raymonde et Alice). C'était un petit complot. (A part). Après tout, je n'ai que ce que je mérite. (S'adressant à Paul). Il a été dit : « tu ne convoiteras point la femme d'autrui », et j'ai convoité la femme d'autrui ; j'ai donc été grandement coupable. Vous sentez-vous la force d'âme nécessaire à l'oubli des injures ?

PAUL

Croyez bien, cher ami, que je n'ai jamais vu dans tout ceci...

RIVET

Voulez-vous me tendre la main ?

PAUL

Comment donc ! (Ils se serrent chaleureusement la main).

RIVET, à Raymonde.

Et vous, Raymonde ?

RAYMONDE, amère.

Oh ! moi !

ENSEMBLE.

ALICE. — Voyons...
PAUL. — Madame...

RAYMONDE, à Alice.

Toi aussi ? (à Paul.) Et vous ?... Tout le monde alors ? (Héroïque.) Soit !... (Tendant la main à Rivet après un silence) Je veux bien tout oublier !

Rivet lui embrasse la main puis l'attire sur son cœur. — Émotion générale.

RIDEAU.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE, 2, place des Lices


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 12 04 02 017 3